

F I T Z I A

O **U** **b** **N** **r** **A** **a**...

V... **U** **i** **N** **d** **A** **a**

PATRICK F. HURTADO MENDIALDUA

A ma mere,
pour tant d'années de création,
70 années de splendeur,
toute ma vie d'admiration.

Patrick F. Hurtado Mendiàdua

Direction éditoriale:

Patrick F. Hurtado Mendiola

Production et coordination générale:

Prisma Editorial, S.A. de C.V.

Design:

Armando Buendía V., Verónica Sánchez-Barona

Droits réservés conformément à la loi Première

Edition, 6 Aout 2007

© D.R. Patrick Hurtado

ISBN 970-93012-0-9

Imprimé et fait au Mexique

índex

10 AVANT-PROPOS

14 UNE VIE.....

.....UNE OEUVRE

18 Ma rencontre avec le Mexique

28 Mes ailes grandissent San Hipólito

36 New-York

48 Mes retrouvailles avec le Mexique

90 Entre Mexico et Paris mes deux coeurs

108 Mes ailes aspirent à la fantaisie.....

148 Savoir bien aimer...

193 Catalogue

199 Expositions

CD-ROM contenant la compilation complète de son oeuvre

RUFINO TAMAYO
Pintor Mexicano,
1899-1991
México, D.F., agosto de 1979.

Ce que dit Fitzia, elle le dit en fredonnant le chant d'un oiseau lointain ou le murmure des feuilles dans un bosquet.

Ce que dit Fitzia, elle le manifeste dans la lumière diffuse de l'aurore ou dans la pénombre délicate du crépuscule.

Ce que dit Fitzia, elle le dit en racontant des histoires d'amours innocents qui s'en sont allés ou en décrivant des songes de chimères illusoires.



Les tableaux de Fitzia ne se contemplent pas, ne s'admirent pas. Ces attitudes, l'arrêt devant la beauté, l'émotion esthétique viennent après. Le premier moment est toujours un choc, un frisson, un enthousiasme, un saisissement. Ils prennent aux tripes parce qu'ils mobilisent les sentiments les plus profonds, les plus secrets. Ambivalents, ils comportent deux facettes apparemment contradictoires. Ils sont souvent très durs, mais d'une dureté qui laisse éclater des explosions de joie. Ils sont à la fois brutaux et jubilatoires, violents et empreints d'allégresse... En quelque sorte, ils nous parlent de la vie, de la beauté et de la difficulté de la vie, de bonheur et de douleur. Quoi de plus dur, de plus violent en effet, que ces formes qui s'entrelacent dans leurs angles les plus pointus, que ces papiers déchirés aux sinuosités incertaines, que ces mélanges de traits rectilignes et d'éraflures sinueuses? On sent bien que souvent les lignes sont le fait du papier lui-même, qu'il a pris telle direction au hasard d'une rupture de sa surface plane, ou d'une blessure provoquée par une paire de ciseaux. Mais Fitzia a choisi ce morceau de papier entre des dizaines d'autres.



Elle va le coller dans un endroit bien précis, qui ne doit cette fois-ci rien au hasard. Elle va l'assembler à un autre bout de papier, le marier pour qu'éclatent les singularités de chacun, pour que de leurs différences naisse l'harmonie. Elle va superposer ce bout de papier à d'autres transparences, pour que les couleurs s'obscurcissent ou se clarifient, pour qu'elles se fondent ou au contraire se confrontent à d'autres couleurs. Ces déchirures et ces affrontements lui parlent. Elle veut nous transmettre ce qu'elles lui disent, ce qu'elle ressent en les ajustant les unes par rapport aux autres. Et elle nous dit ainsi que la vie n'est pas toujours drôle, qu'elle est faite de heurts, de blessures, de plies parfois difficiles à cicatriser.

Mais quoi de plus joyeux en même temps que ces explosions de couleurs franches et vives, que ces variations infinies sur un même ton par le simple jeu des collages superposés de papiers de soie imprégnés du même coloris? Quoi de plus vivant que ces alliages de figures surprenantes, que ces alliances de couleurs qui semblent s'observer, se parler? Quoi de plus singulier que cette harmonie qui naît de l'accumulation des différences? Le noir est souvent présent, parfois même il est la base sur laquelle on va travailler (la vie n'est pas toujours rose, n'est-ce-pas?). Mais le noir est là pour mieux mettre en valeur le jaune, le rouge, le vert, le blanc, le bleu, l'orange, le mauve, vont lui donner vie, le rendre lumineux. On ne cache pas le noir. On ne le chasse pas. On l'apprivoise, on le fait venir, on l'oblige à regarder la couleur à psalmodier avec elle. Ici, point de mélanges complexes, point de combinaisons savantes, point de malaxages en utilisant l'infinité des ressources de la palette du peintre. Fitzia n'utilise ni palette ni pinceau. Du papier, du carton, des ciseaux et de la colle. Elle

imprègne le papier de la couleur choisie. Les nuances, les variations, les affinités, les subtilités vont venir des confrontations de formes et de couleurs, des superpositions de papier qui donnent du relief et font changer les coloris.

Lorsqu'elle commence un tableau, Fitzia ne sait sans doute pas très bien où le papier et les couleurs vont la conduire. Elle dit souvent qu'elle détruit au moins autant de tableaux qu'elle en soumet au regard d'autrui. Pour qu'elle accepte cette épreuve, ce moment où son oeuvre va lui échapper, il faut, dit-elle, que ce tableau ait une âme «Objets inanimés, avez-vous donc une âme, qui s'attache à notre âme et la force d'aimer?», se demandait Lamartine. L'âme du tableau, c'est l'émotion qui traverse celle qui l'a conçu, en ce moment de bonheur et d'angoisse où il est jugé digne d'être offert, en ce moment où l'on que décide de s'en séparer. Il sera alors soumis à l'attention de l'ami ou de l'étranger, à leur raison et à leur affection, pour que d'autres émotions naissent de cet échange muet et magique entre un artiste et un individu qui, ne se connaissent, a plupart du temps pas. Je ne connais rien de semblable à un tableau de Fitzia. À partir d'une technique classique, le collage, elle a inventé une langue, un style, des mélodies reconnaissables au premier coup d'oeil. Il n'est pas possible d'être distant, indifférent. On aime beaucoup ou on rejette en bloc. Car, répétons-le, chacun de ses tableaux est une histoire de vie, un moment de sa vie qui fait ou non écho à un moment de la nôtre...

GEORGES COUFFIGNAL
Professeur des Universités

une vie...



Víctor, Daniel, Philippe y Fitzia.



Fitzia est née à La Baule, en France, le 23 juillet 1931 bien qu'elle ait passé son enfance à Paris où, percevant dès son jeune âge ses grandes aptitudes à dessiner, elle découvre que sa vie est destinée à se développer en tant que peintre et artiste plastique. Au cours de l'année 1944, la mort de son grand-père paternel conduit Fitzia et sa famille à émigrer en Espagne où ils resteront jusqu'en 1950.



Daniele, Nereo y Fitzia.

Cette année-là, ils rentrent à Paris mais pour peu de temps car, en 1951, Fitzia fait un long voyage vers le Nouveau Continent où elle épouse le Dr. Victor Manuel Hurtado ; de cette union, naîtront trois garçons, Daniel Victor, Philippe Gérard et Patrick François. C'est ainsi qu'elle s'est installée dans la ville de Mexico.

En 1957, elle présente sa première exposition individuelle à la Galerie "Excelsior" de la ville de Mexico et à partir de cette année-là, Fitzia présentera une exposition tous les ans. En 1961, le destin de Fitzia exige qu'elle acquiert une plus grande liberté pour atteindre ses objectifs et, pour ce faire, elle divorce du Dr. Hurtado.

Projetant chacun de ses objectifs comme un but à atteindre, Fitzia décide d'aller vivre à New-York en 1964 et, l'année suivante, elle expose à la Galerie "Charles Byron", et ou collective

”Lending Service”, au Musée d’Art Moderne de NewYork, et aux Musées d’Allentown, N.Y., Penn.et Stanford, dans l’Etat de Connecticut aux Etats-Unis d’Amérique du Nord, chacun de ces derniers lui achetèrent une de ses oeuvres.

En 1973, Fitzia revient en France et installe un atelier permanent à Paris et, sans abandonner Mexico, fait des aller et retour entre les deux villes de son coeur.

En 1981, Fitzia épouse l’Ingénieur Alberto Lara dont elle divorce en 1983.

Au cours des années suivantes, elle jouit de liberté et de succès, elle travaille avec beaucoup de sérieux pour atteindre ses objectifs. En 1995, elle achète une maison avec grange contigüe en Bourgogne, où elle monte des ateliers pour réaliser des oeuvres de grande taille et reprendre ses activités de sculpteur.



Paraphrasant Joséphine Baker, nous pouvons dire:

Fitzia a trois grands amours: **Ses enfants,**

deux coeurs: **Paris et Mexico,** et elle n’a qu’une passion: **Son travail.**



Yves Berger, Fitzia y Jaques Derogy.



Philippe, Fitzia, Daniel, Víctor y Patrick.

MA RENCONTRE AVEC MEXICO **fitzia**
1951 - 1960

...Donner le “la” qui doit situer, **sur un ton juste, un morceau de nature,**

ressort, en un mouvement

déjà bien équilibré, au sein de l’atmosphère

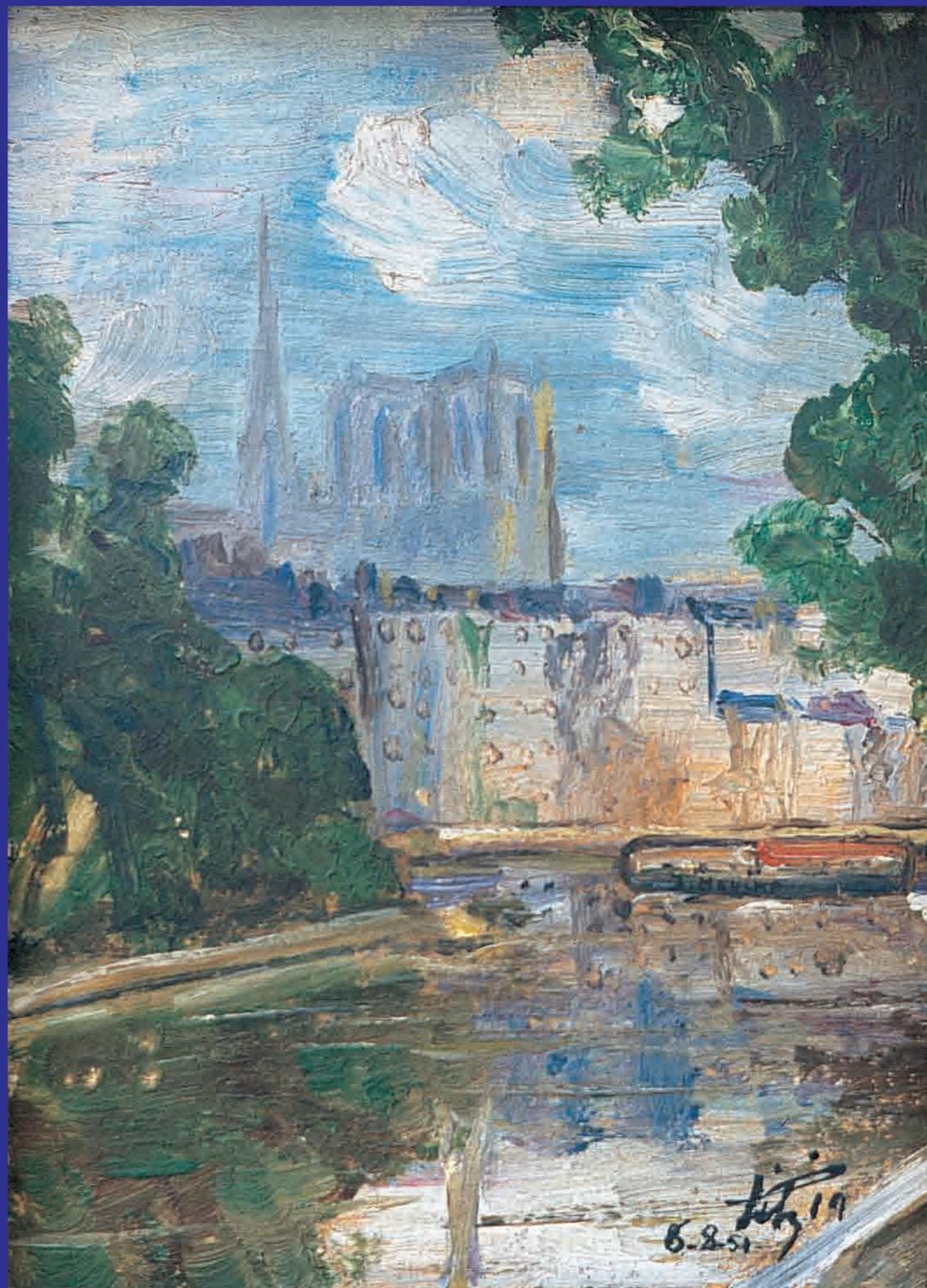
globale de quelques compositions

de Fizia. Ne la censurons pas,

nous voulons plutôt que cette jeune peintre

s’impose chaque jour davantage...

MARGARITA NELKEN
Journal “Excelsior”, Mexico, 1957



A Paris, j'ai connu le Dr. Victor Manuel Hurtado Espinosa, ainsi s'est-il présenté, alors que j'étais accompagnée d'un futur diplomate mexicain, lors d'un bal à la Cité Universitaire, Victor allait devenir mon mari.

A Mexico, où il y avait encore des cactus sur le "Paseo de la Reforma", " où n'existait pas encore le quartier dénommé la Zona Rosa", et arrivant de Paris, j'eus l'impression d'atterrir sur une autre planète.

Mon mari était un amour. Immédiatement, je suis devenue enceinte de mon premier fils.

Je lui demandais un atelier, Victor le loua au même étage que son Cabinet. Il me voulait près de lui 24 heures par jour, à moi qui suis un oiseau.

J'assistais aux classes de peinture que donnait à un groupe de jeunes, Michel Baxte, un homme adorable. Parmi nous, se trouvait Manu Dornbierer qui fut ma grande amie.

Michel Baxte, d'origine russe, était un grand musicien qui s'était converti en un excellent peintre. Il m'apprit à regarder, ce qui, je pense, est le plus important dans notre forme d'expression. Nous allions peindre les paysages des alentours du District Fédéral. De mon côté, je peignais des portraits, des indigènes dans les champs, le long des routes avec leurs enfants ou chargés de fleurs.

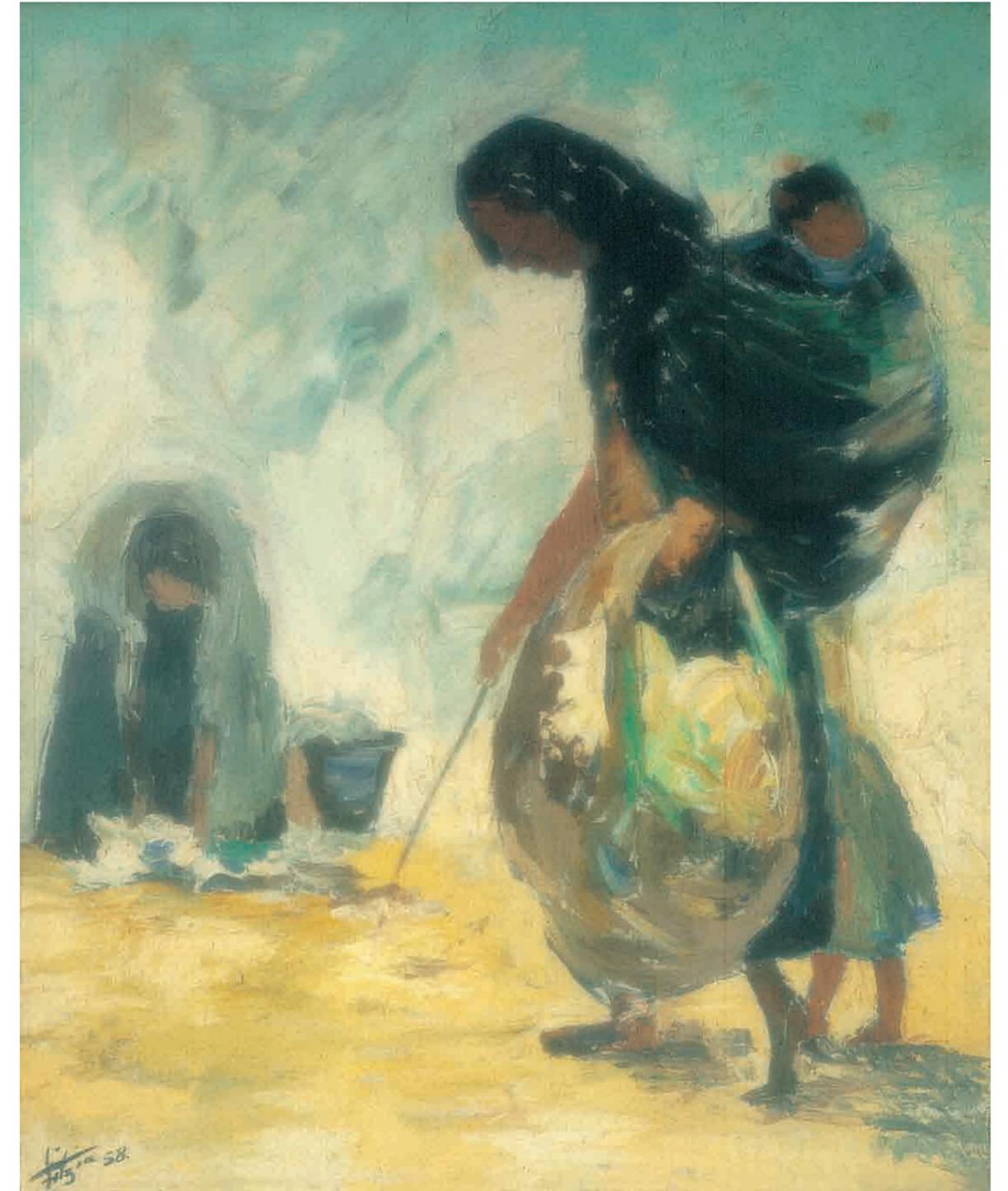


Deux ans plus tard, je dis à mon maître que j'allais voler de mes propres ailes. Mais je l'ai toujours gardé dans mon coeur. En 1960, j'accompagnais Victor à un Congrès à Tokyo, au Japon. Je décidais d'y exposer et me mis en contact avec Federico Siller, diplomate de l'Ambassade du Mexique au Japon. Il me répondit que nous verrions les possibilités qui s'offriraient à mon arrivée. Contre la volonté de mon mari, j'emmenais mes tableaux et lorsque Monsieur Siller montra mon oeuvre, la galerie modifia son calendrier pour intégrer mon exposition pendant mon séjour à Tokyo. Je vendis la moitié de mes tableaux pendant cette exposition qui est certainement celle qui a eu le plus de visiteurs car on y emmena même les enfants des écoles.



Mexico. Nous atterrissons. J'arrive de Paris via New-York

avec 24 heures de retard. Avec l'inconscience de mes 20 ans, il ne m'est pas venu à l'esprit de prévenir. Je suis arrivée avec ma robe de mariée, deux chapeaux et un visa de touriste. J'ignore ce que sont devenus mes bagages. Les douaniers se bousculaient. Personne ne m'attendait. Je demandais à téléphoner ; un agent en uniforme se précipita pour m'accompagner au bureau du directeur de l'aéroport qui, en me voyant entrer, se leva aimablement et m'offrit un fauteuil et le téléphone. Je marquais le numéro de mon fiancé, le Dr. Victor M. Hurtado E., une voix d'homme me fit répéter mon nom et me demanda d'attendre un instant. .. qui dura quelque peu. Victor pris enfin l'appareil en disant : "Ne crois-tu pas que ces plaisanteries sont de mauvais goût ?", "Mais c'est moi, Fitzia, "c'est toi Fitzia ?", "où es-tu ?", "à l'aéroport de Mexico". "Nous arrivons, attends", et il raccrocha. Je ne sus jamais comment ils étaient arrivés si rapidement. Victor était accompagné de quatre ou cinq amis dans trois voitures, tous mal rasés, n'ayant pratiquement pas dormi et avec d'énormes bouquets de glaïeuls fanés.



Ils étaient venus me chercher 18 fois. **FITZIA**



Ce qui arrive c'est qu'au Mexique, **chaque personne est un artiste inné**, je ne sais si c'est parce qu'il n'y a pas suffisamment de peinture, mais les murs sont peints en vert et en mauve.



26



Bien qu'elles soient pauvres, les maisons de la plupart des villages sont un art,

les fleurs en pots... il n'y a qu'au Mexique que l'homme naît artiste. **FITZIA**

27

MES AILES GRANDISSENT... SAN HIPÓLITO **fitzia** 1961 - 1964

...une artiste aux valeurs subtiles, effectue une recherche minutieuse du monde des petits formats, **domine les impulsions spontanées**

et parvient à intensifier les effets de perception

sensorielle grâce à l'ensemble

de l'image que nous offre sa peinture.

Est exquise de couleurs et traits.

JORGE J. CRESPO DE LA SERNA

Jeudis d'Excelsior, Musées et Galeries

Mexico, août de 1963

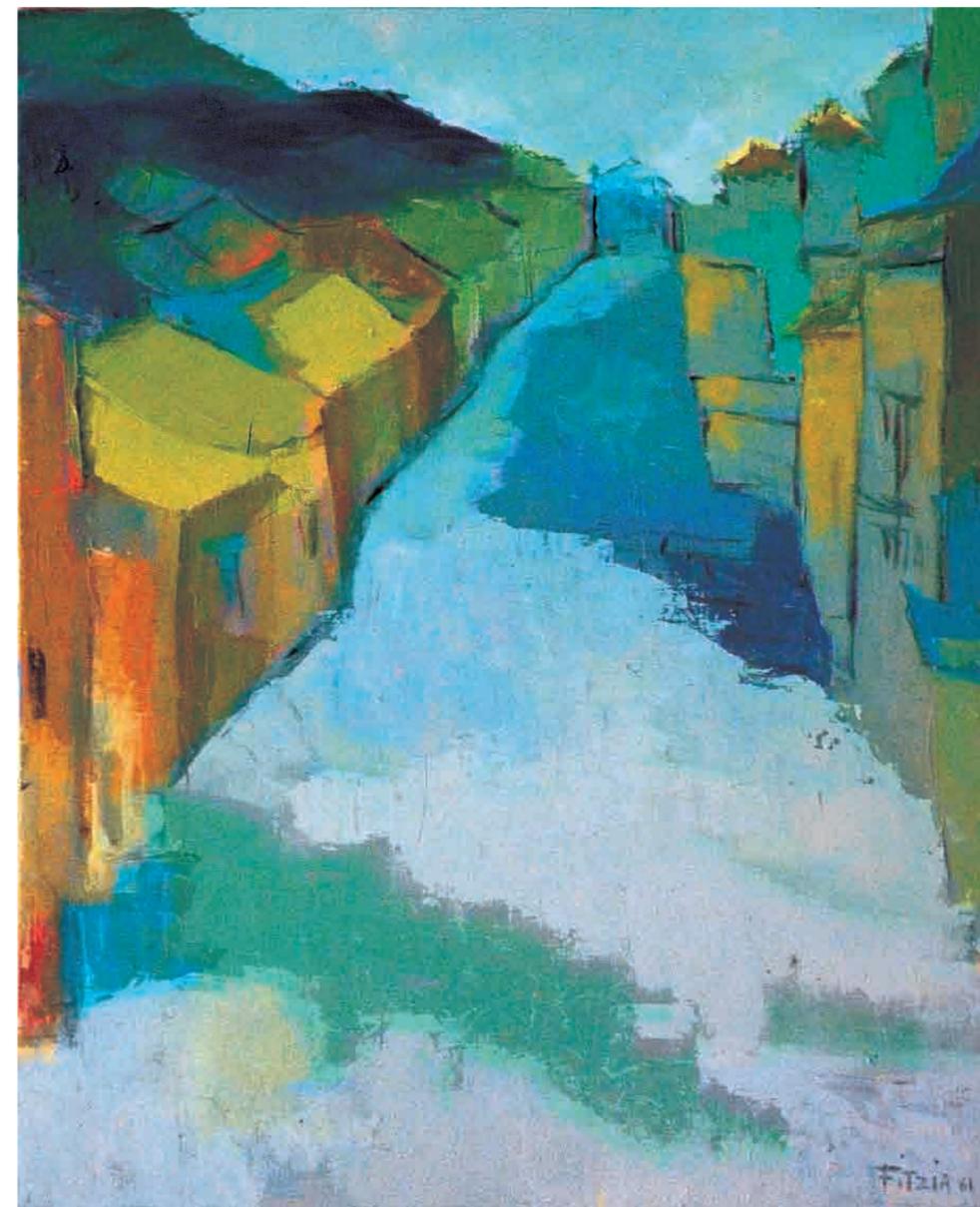
Je continuais à exposer. Cela plaisait à Victor, mon mari, qui me soutenait dans mes efforts. J'entrais à la Galerie "Proteo" de la "Zona Rosa", récemment inaugurée. J'avais trois fils comme je l'avais toujours voulu. Des galeries commencèrent à me proposer d'exposer mes oeuvres. Victor sentait que mes ailes grandissaient. En allant voir une exposition, j'acquis un petit tableau du peintre Rodolfo Zanabria. Nous devinmes très amis, à Mexico, à New-York et à Paris. Rodolfo, Heriberto Juarez et moi, nous formions un trio inséparable après mon divorce en 1961. Ils me trouvèrent un appartement, si j'ose lui donner ce nom, dans le splendide patio du premier asile d'aliénés d'Amérique, "San Hipólito".

Dans cet endroit, après avoir été mariée, avoir eu trois merveilleux enfants, je retrouvais la liberté à 30 ans.

Il m'a alors semblé que j'avais rempli mon devoir de femme éduquée strictement dans les couvents et que je pouvais me consacrer à une autre vie et à ma peinture.

Nous étions là, Heriberto Juarez sculpteur, Rodolfo Zanabria, Enrique Zabala et moi, peintres. L'avenue Hidalgo fut une époque extraordinaire. Zanabria apporté un orgue de barbari, avec de la musique de la Revolution en tant que sérénade.

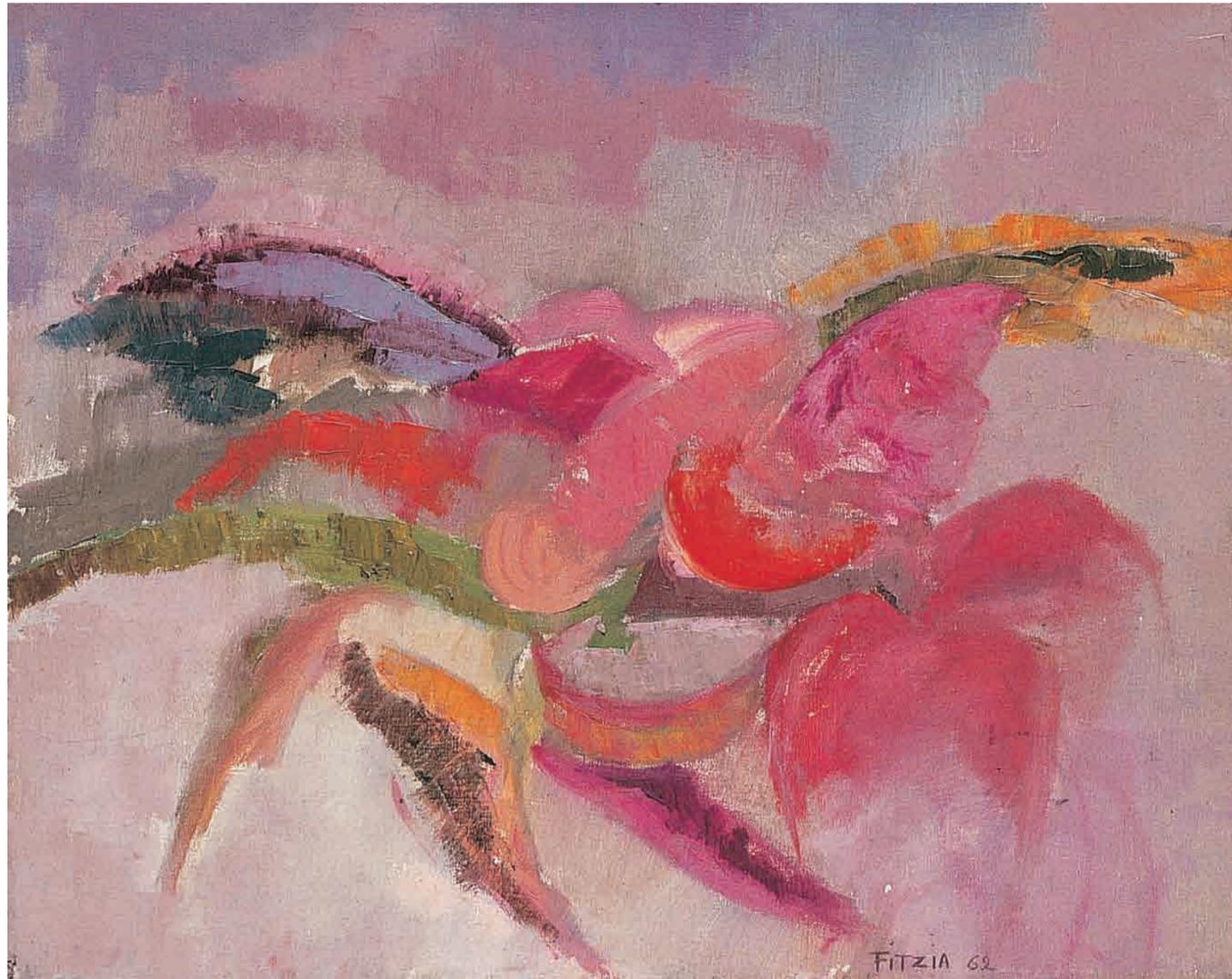
Un jour, Rodolfo me demanda: "Qui vient te voir avec une voiture officielle ? c'était un ministre, connu lors d'un dîner, qui m'apportait un disque de Vivaldi. Nous devinmes de très bons amis et il me fit cadeau de la "Galeria 1577". Des cocktails de 200 à 300 personnes étaient organisés en mon honneur dans le patio de San Hipólito sous le patronage de compagnies de whisky, auxquels assistait toute la presse. J'apparaissais dans les journaux presque tous les jours et des gens me demandaient des autographes dans la rue. Je sentis que je piétinais en tant que peintre et je décidais de partir à New-York.



Fitzia exposa un ensemble à l'huile, **paysages, magnifiques.** Dans lesquels on trouvait également la douce influence de la culture orientale. Le voyage qu'elle effectua au Japon, **resta dans ses pinceaux et leur donna une note poétique.**

...Le progrès entre ses premières expositions

a celle de l'an dernier était considérable et il semblait que Fitzia avait enfin trouvé sa propre spécificité, ce qui lui permit de développer pleinement ses grandes capacités.



...et il convient de souligner les qualités

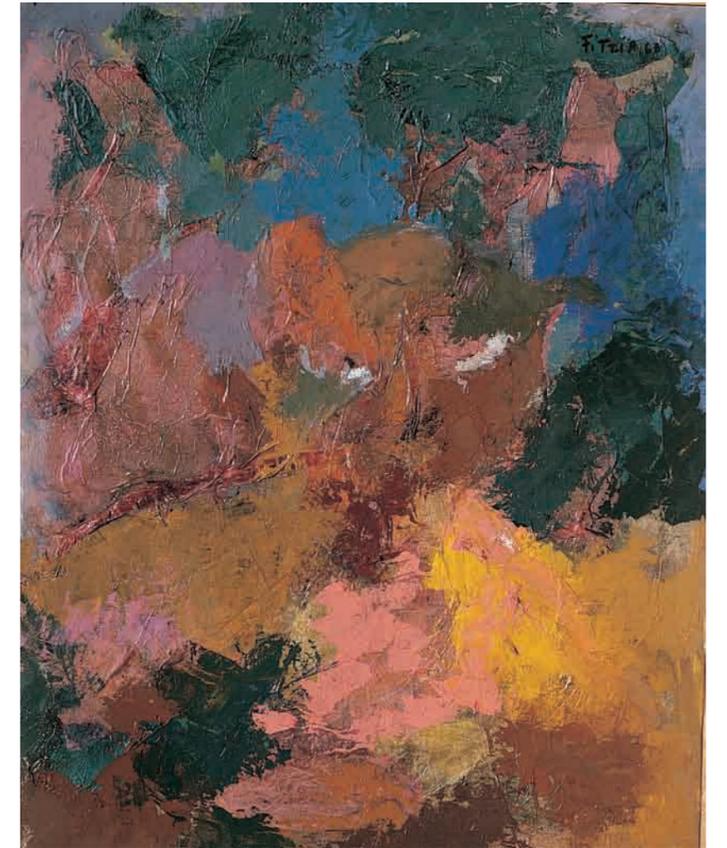
que Fitzia puise de

Sa nouvelle technique
de papier de chine

collé sur une toile déjà

peinte, le tout repeint.

MARGARITA NELKEN
Excelsior, Mexico, décembre 1963.



Parlons de Fitzia. Elle démontre que l'artiste est le seul être de la nature

qui devient plus jeune au fur et à mesure que la vie passe et qu'elle est la seule créature de Dieu qui doit et peut lutter, absolument seule, et gagner la bataille essentielle de l'ÊTRE: pour la liberté de l'esprit qui inclut toutes les autres.

Nous croyons ainsi que ce que ce peintre a fait jusqu'hier l'a préparée à transformer sa peinture d'aujourd'hui.

Autant que nous le sachions, la Fitzia d'avant avait du feu et de la force expressive, mais sa palette était sobre, mélancolique, et quelques fois contrainte, pas toujours sûre ou équilibrée.

Fitzia n'avait pas atteint la moitié parfaite entre elle et la force de la nature que nous appelons couleur.

Cette femme peintre appartient à la race des artistes auxquels le dieu cremos ne se donne pas facilement; il faut assiéger la forteresse de la divinité avant de pouvoir la posséder et la dominer.

Quand ce type d'artiste réussit enfin la reddition de cette créature rebelle et dangereuse qui est un des maîtres de tout, sa grande aventure vitale commence alors réellement. Elle n'a plus à lutter contre la matière mais uniquement contre l'esprit en soi; elle a parcouru la partie la plus rude de son chemin. Elle s'est transfigurée et elle est devenue la Fitzia d'aujourd'hui où elle-même et sa couleur forment un tout harmonieux et leur relation est amoureuse. Sa pupille, une fois déchargée de la tension que lui produisait l'effort de vaincre, s'est libérée et est devenue flexible.

Auparavant, elle peignait stimulée par "l'apparence" abstraite des formes; maintenant, sa victoire sur la couleur lui a donné l'impétuosité de se lancer pleinement vers "l'essence" abstraite de la nature. Il est inutile de se demander: "Que veut dire ce tableau de Fitzia?", cela reviendrait à demander: "Que signifie la source et les peupliers?", "Que signifient les ondes et les joncs des rivières?". "ils ne veulent rien dire. Ils ne veulent qu'être merveilleux et ils le sont. Quelquefois, les joncs et les rivières disent quelque chose quand ces espions de Dieu, de la nature et de l'homme que sont les poètes, les saints et les artistes, se trouvent à leur poste et écoutent". EUNICE ODIO



NEW-YORK **fitzia**
1964 - 1967

Admirer un des collages de Fizia ce n'est pas un caprice, une tentative de tirer parti des accidents plastiques, des jeux instinctifs, mais **une oeuvre conçue de manière tectonique** et menée à bien

consciemment. Elle utilise simplement du papier

de chine, superposées, légèrement plissées,

d'autres lisses.

J. CRESPO DE LA SERNA

Novedades, Mexico,
mercredi 9 décembre 1964

A New-York, j'arrivai au studio de Luis Lopez Loza, un autre de mes grands amis. Il ne vivait pas là mais il y travaillait, quelque fois jusqu'à deux heures du matin. Ainsi que je dormais au son de sa musique et toutes les lumières allumées.

Ayant un caractère heureux, même à ce jour, je m'adapte à toutes les situations que je choisis.

Puis, Luis changea d'atelier et je me mis à y travailler ; l'atelier avait une lucarne par où s'infiltrait la neige, tombant goutte à goutte sur mon lit et, la nuit, de minuscules souris couraient sur mes papiers.

A New-York, (1964) j'ai commencé à faire du Collage à l'état pur.

L'atelier était situé, dans la 16e rue et la 5e avenue, à quelques pâtés du quartier dit le "village" qui était alors très en vogue.

New-York fut une autre époque totalement distincte. Je connaissais peu de gens mais je m'intégrais rapidement. J'entrais à la galerie "Charles Byron" sur l'avenue Madison.

J'eus un compagnon, Elmer Collins, je travaillais de jour dans mon atelier et très souvent, le soir, nous allions, Elmer et moi, dans tous les restaurants à la mode et aux spectacles.

Une amie, Hattie, ancienne amie de Victor, m'invitait à skier avec Elmer en hiver. Je n'avais pas d'argent mais j'ai toujours bien vécu, entourée de gens que je choisissais et que j'aimais.

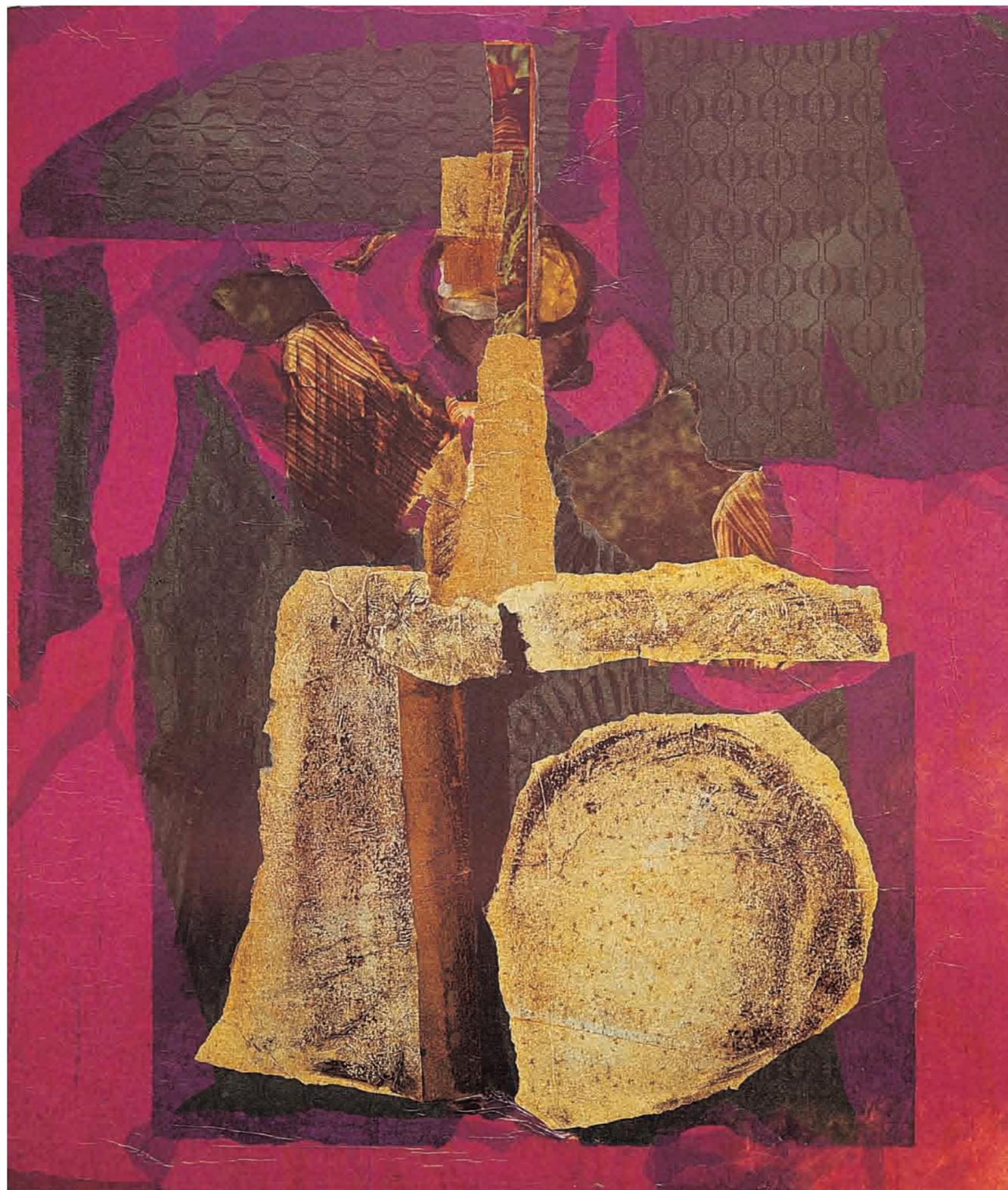
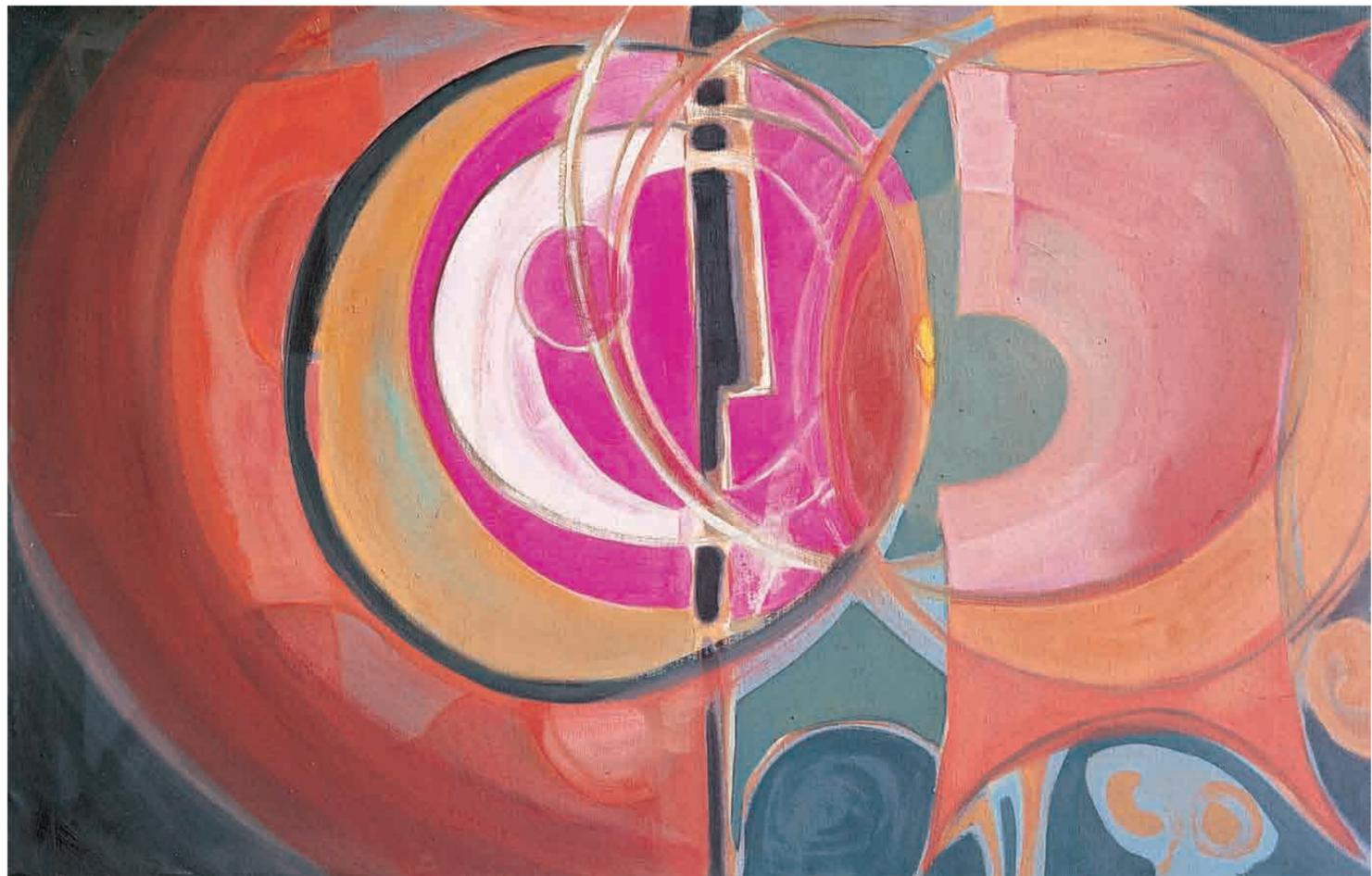
La Galerie Byron a exposé mes Collages, pour la première fois, en 1965.

J'allais souvent à Mexico voir mes enfants. En 1966, je déménageais chez mon amie Manuela Dominguez avec laquelle j'ai partagé un appartement entre la 60e rue et l'avenue Madison.

Je revins à la peinture à l'huile, ce fut mon époque de "machines" et de grands formats.

New-York fut une autre belle période.



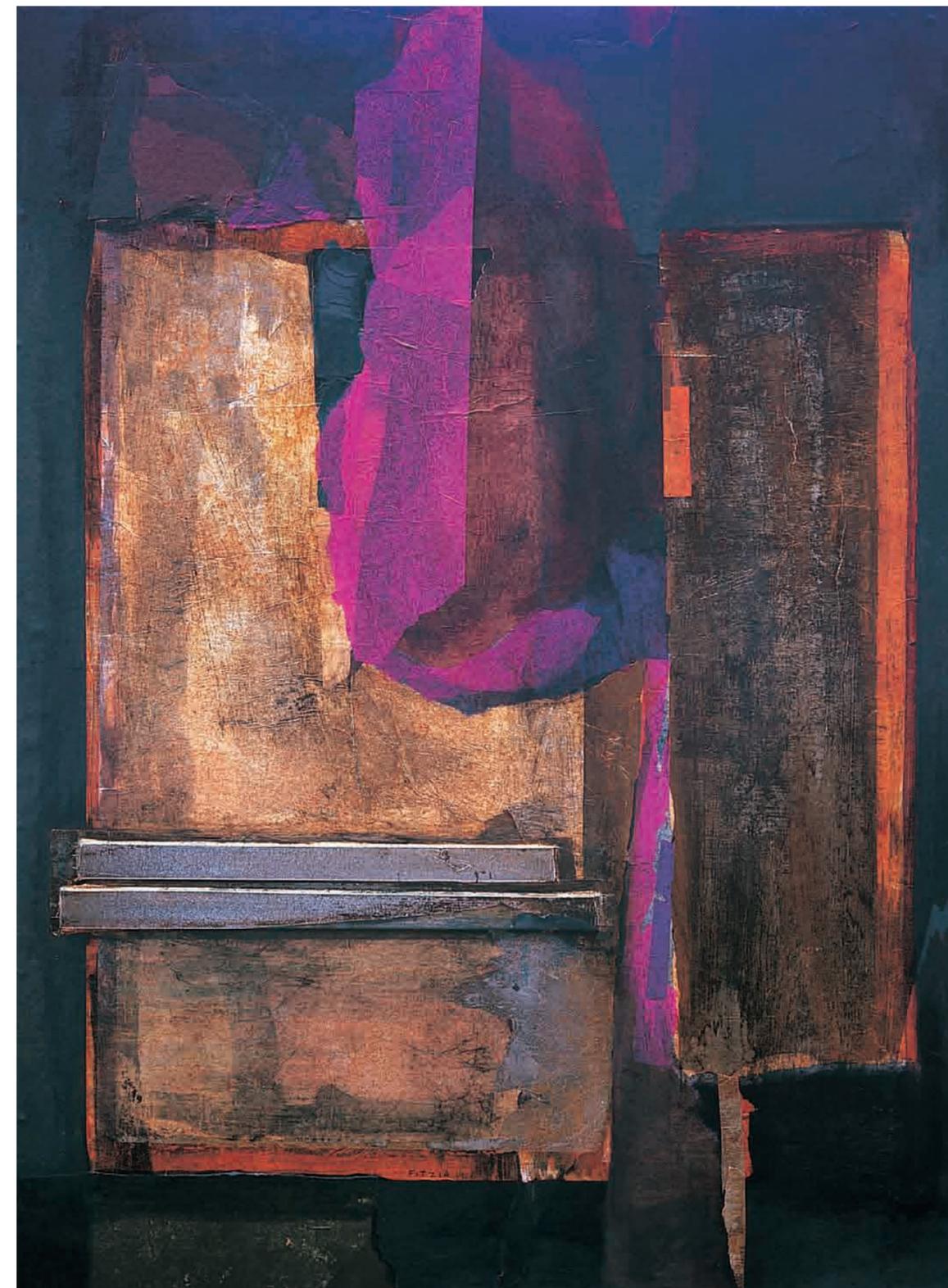


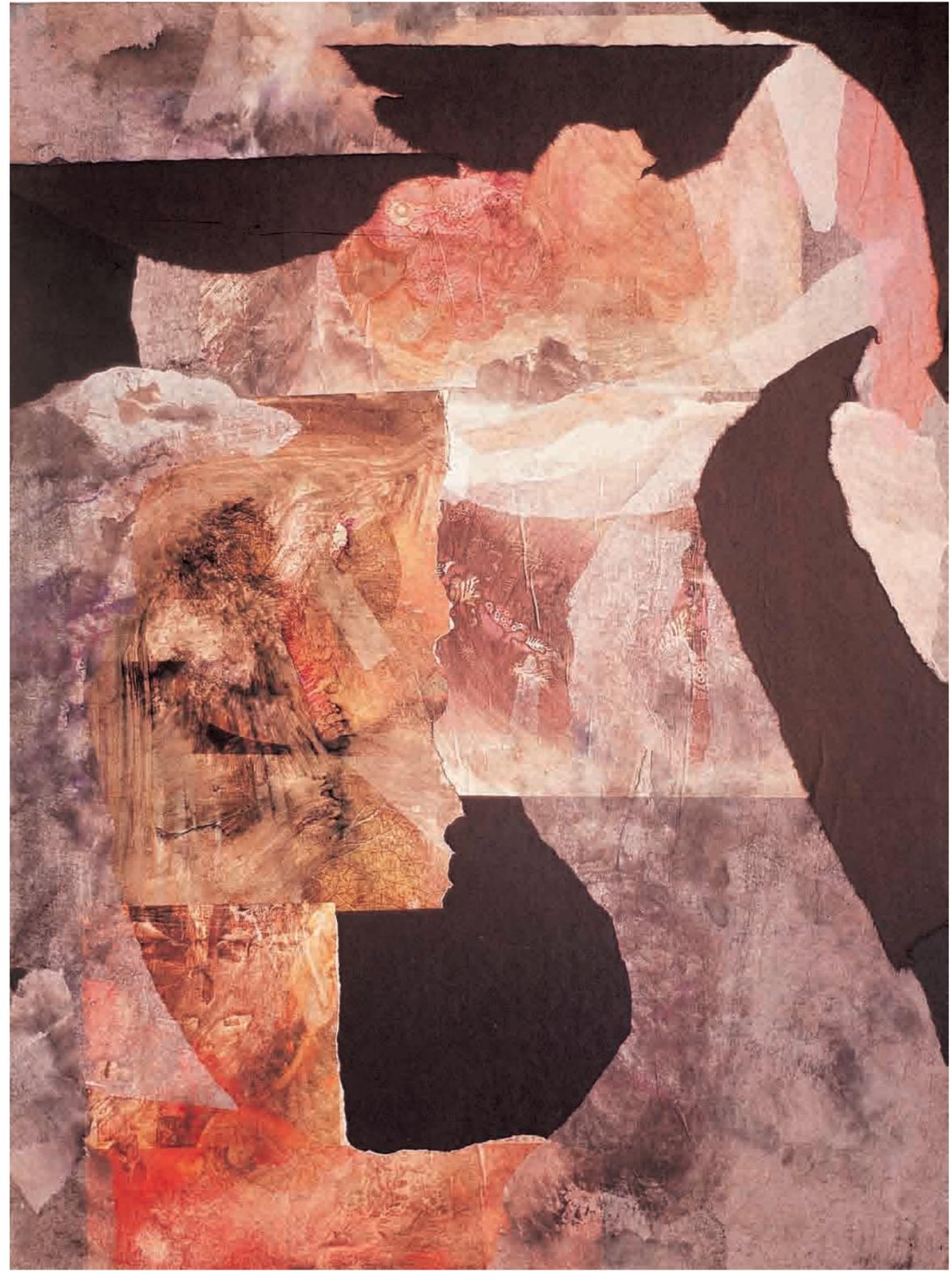
Il y a, chez l'artiste, une sorte de mécanique céleste favorisée par le don merveilleux d'équilibrer les formes et les couleurs jusqu'à devenir exacte et sincère, c'est le cas de l'artiste dont nous parlons, la femme peintre Fitzia, dont les derniers tableaux sont la démonstration de sa maîtrise dans l'expression de la nature. Elle élabore une idée qui, de manière spontanée, prend forme dans le tableau et réussit à éterniser la fraîcheur de son message.

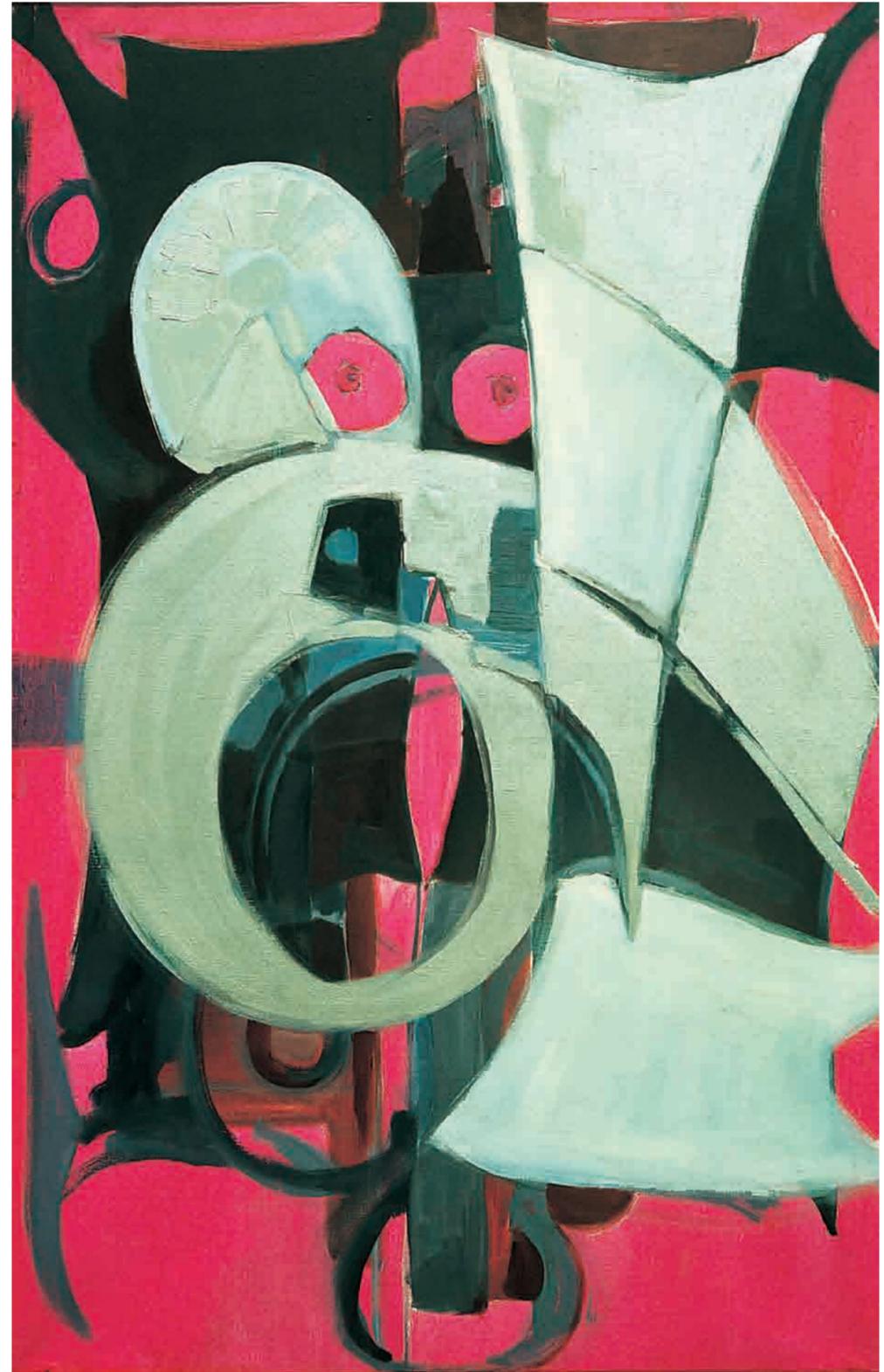
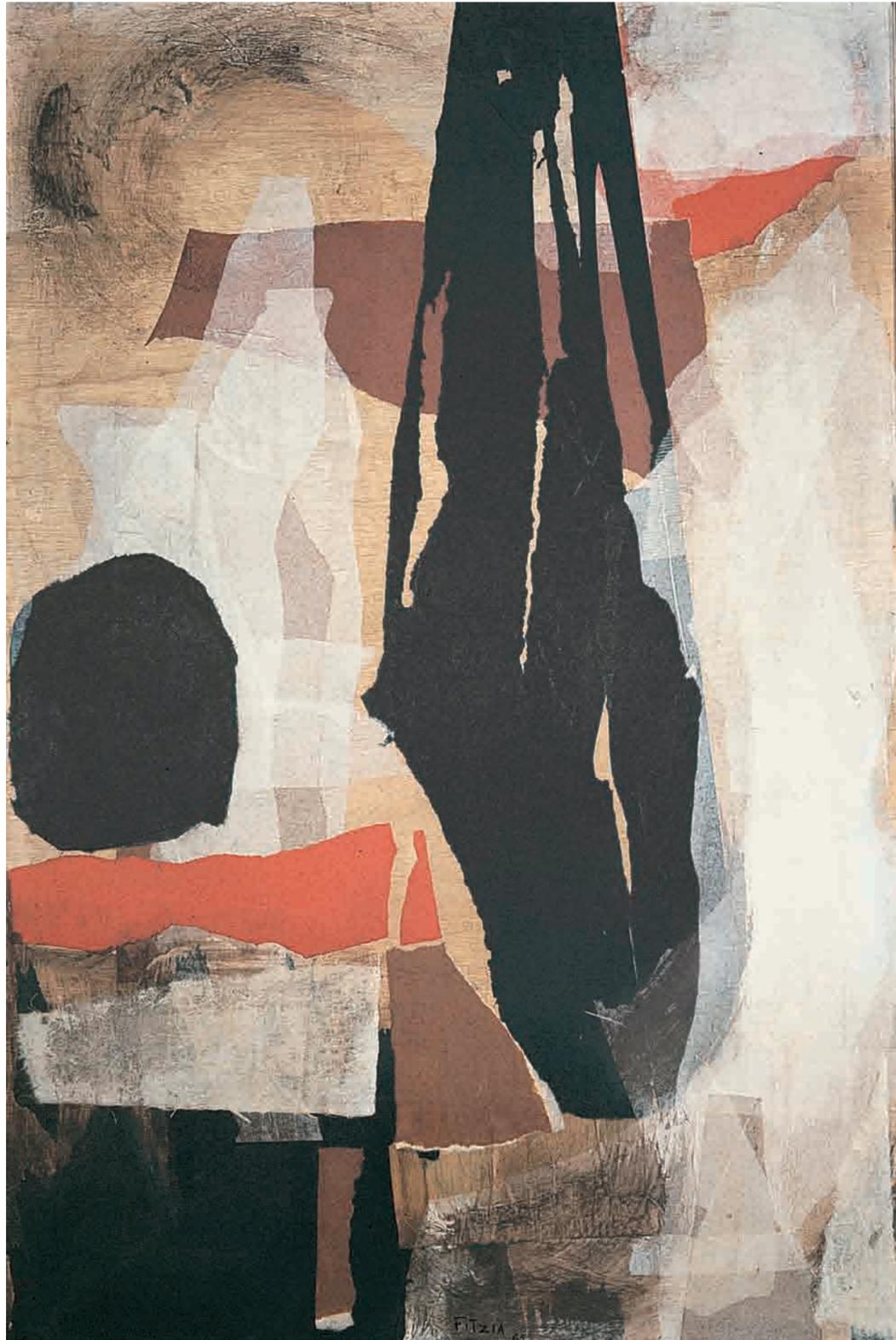
Sa peinture n'est pas une question de forme sinon de fond, grâce à son imagination féconde, elle peut s'élever du naturel au surnaturel et donner vie à ses oeuvres.

OFELIA CORDOVA

L'imagination de l'artiste peintre Fitzia
Impacto No 722
Mexico, 19 janvier 1964







LES RETROUVAILLES AVEC MEXICO

fitzia
1967 - 1973

Mes oeuvres creent
le contact que j'ai
avec les gens,
mes relations avec
les êtres humains,
ce qui est le plus
important sur la terre.
Dans mon oeuvre ce
trouve ce
que m'apporte
chaque personne.

En 1967, je revins à Mexico pour voir mes enfants, ont me proposa une exposition au Palais des Beaux Arts et, en même temps, j'exposais à la Galerie "Antonio Sauza".

Alfredo Elias Calles, accompagné d'un groupe de musiciens, fit projeter des diapos de moi sur un écran géant.

De là, dans la voiture, je me changeais, mettais une minijupe, une nouveauté au Mexique, et je cachais ma chevelure sous ma perruque de cheveux courts,

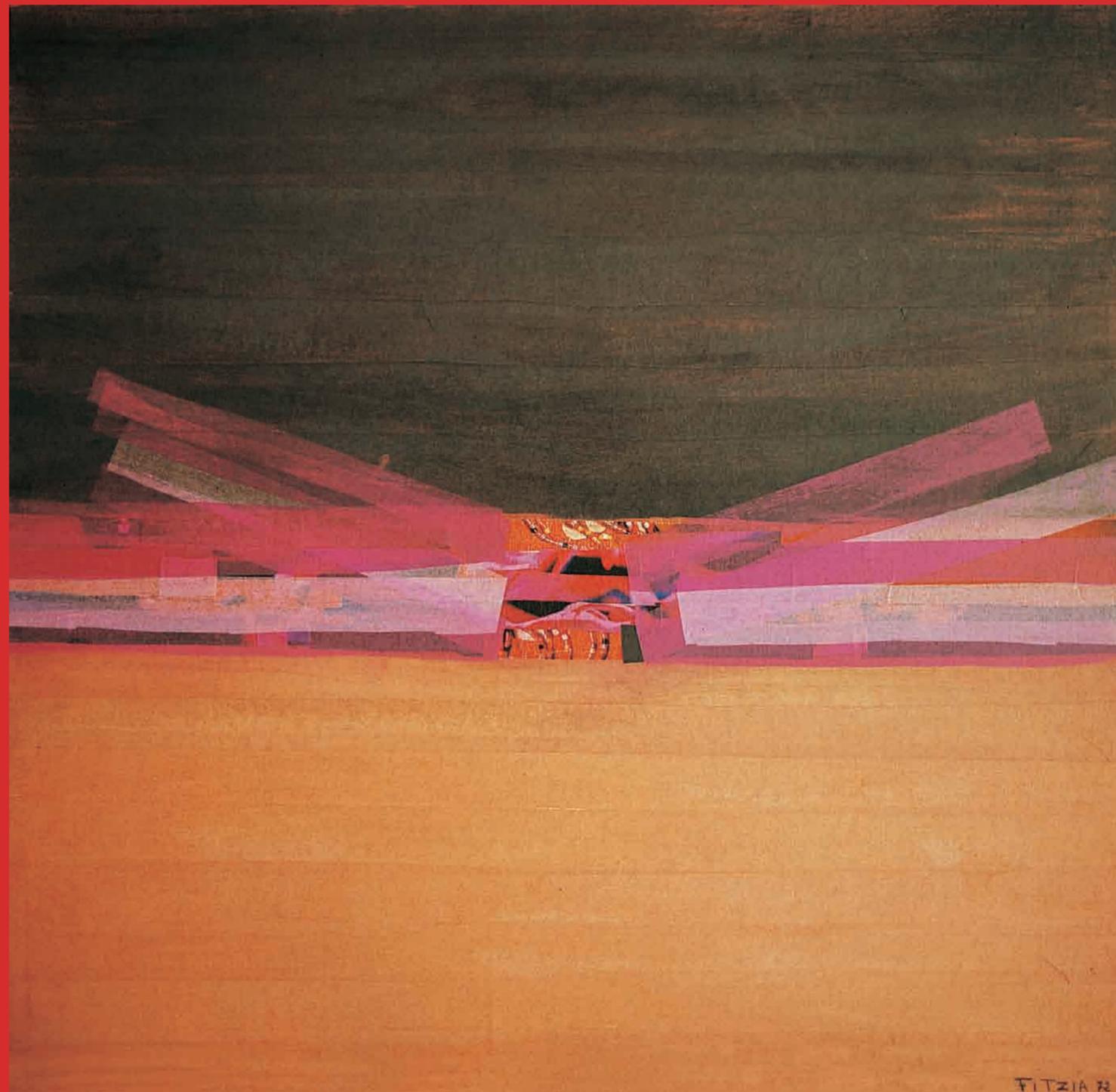
j'arrivais ainsi, une toute autre personne, à la Galerie Sauza.

La petite Galerie sur le Paseo de la Reforma était pleine à craquer. Là, en pleine exposition, une de mes sculptures de bronze a été volée.

Je faisais la une des journaux. (Nicolas Sanchez Osorio, qui travaillait alors au journal "El Heraldo", si je ne trompe).

J'ai su ensuite que je représentais "la libération de la femme" alors que je n'ai jamais participé à aucune organisation de cette idéologie. Je me suis toujours sentie l'égale des hommes.





J'étais venue pour une année mais les expositions se multiplièrent et je ne repartis pas à New-York.

J'allais acheter ma première maison à Satellite, près du club de Golf. Elle était jolie et absurde. Ma soeur m'a alors parlé d'un nouveau quartier résidentiel "La Herradura". Je suis allée voir et j'ai commenté que j'étais peintre. J'obtins qu'ils construisent la maison à mon goût avec un crédit que plusieurs amis voulurent obtenir ensuite mais sans succès. Ma soeur Danièle me prêta 1.000 dollars de dépôt. Je la baptisais "Inch'Allah" et je l'ai conservée pendant vingt ans.

A l'époque, je faisais des peintures à l'huile et me remettai sporadiquement au Collage. C'est curieux, en écrivant ces lignes, je "me souviens". J'avais oublié. Je croyais que dès le début je pratiquais le "Collage". Je me rends compte que je me suis consacrée en 1969 pleinement au "Collage".



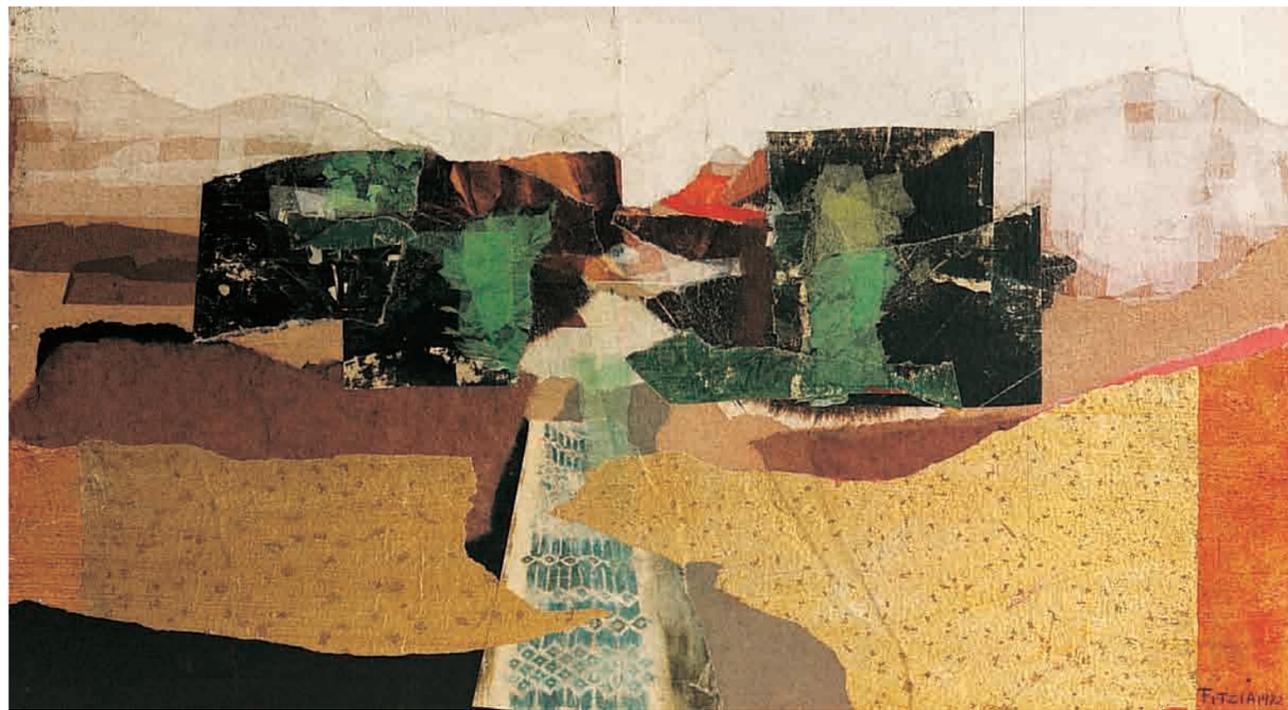
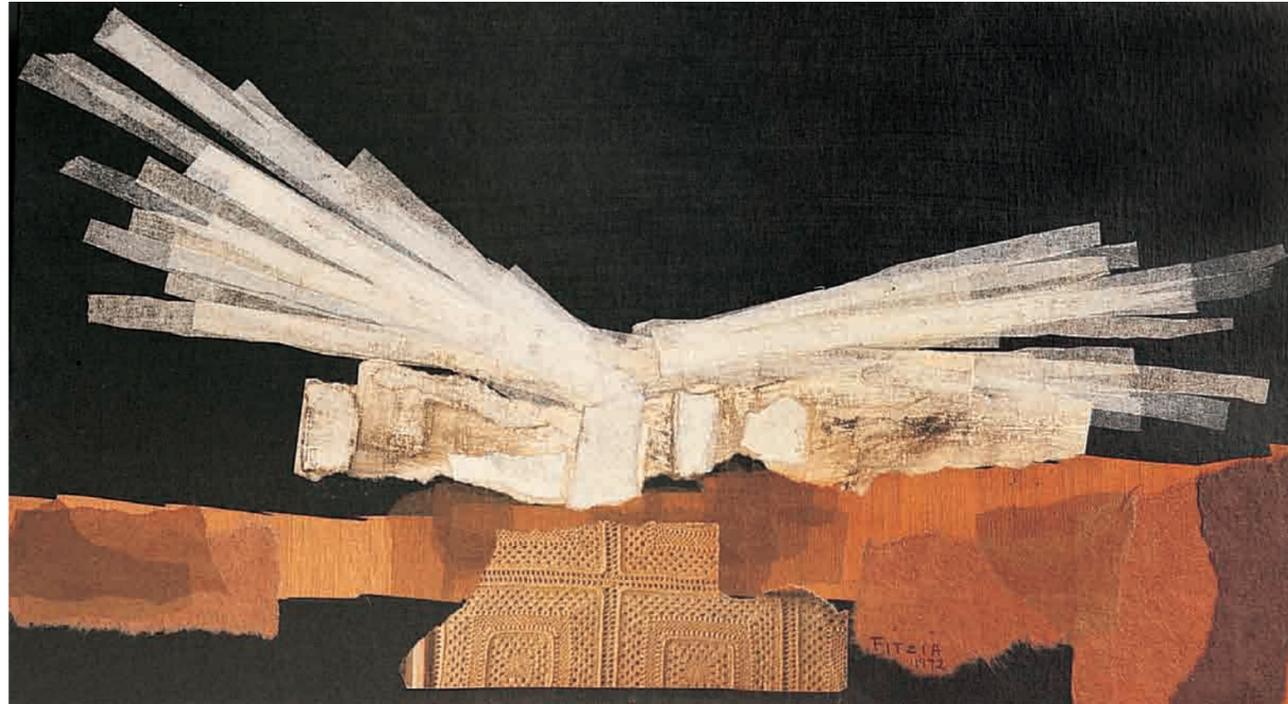














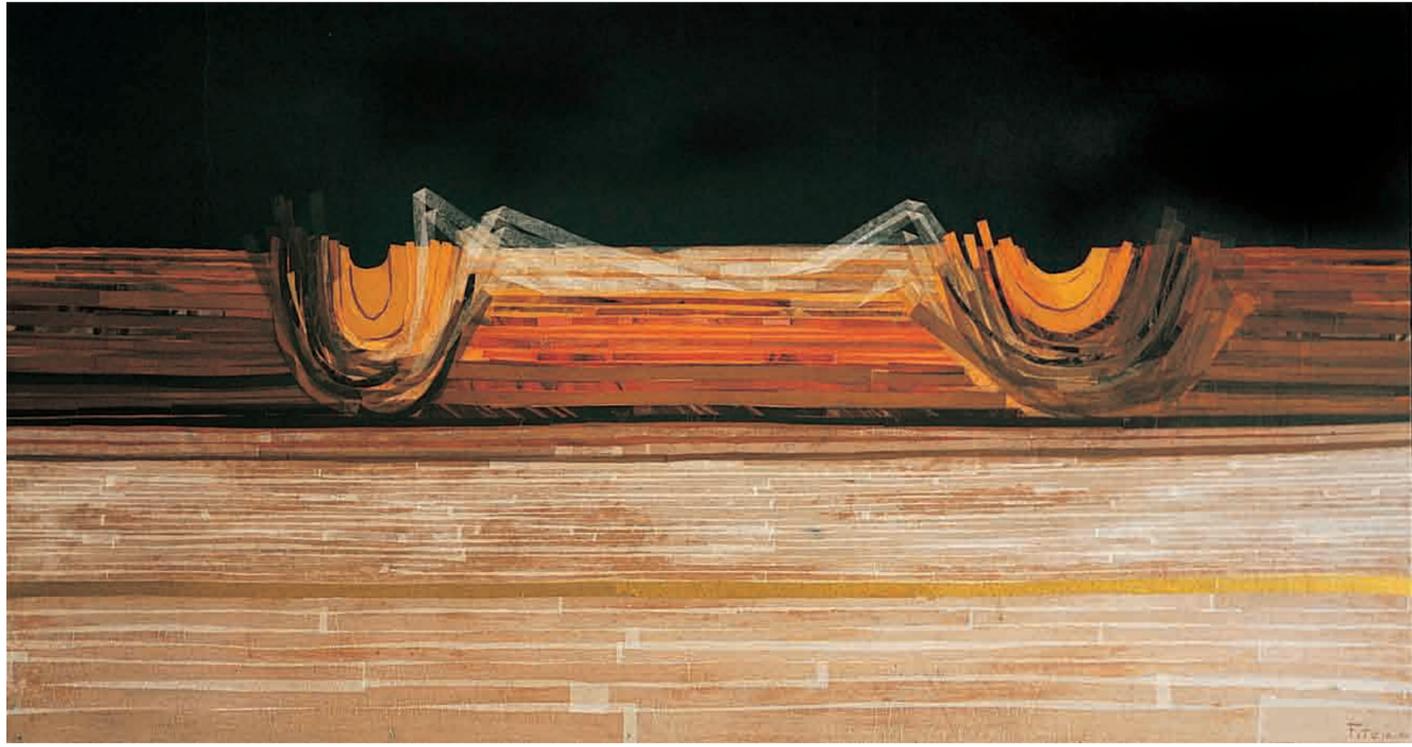


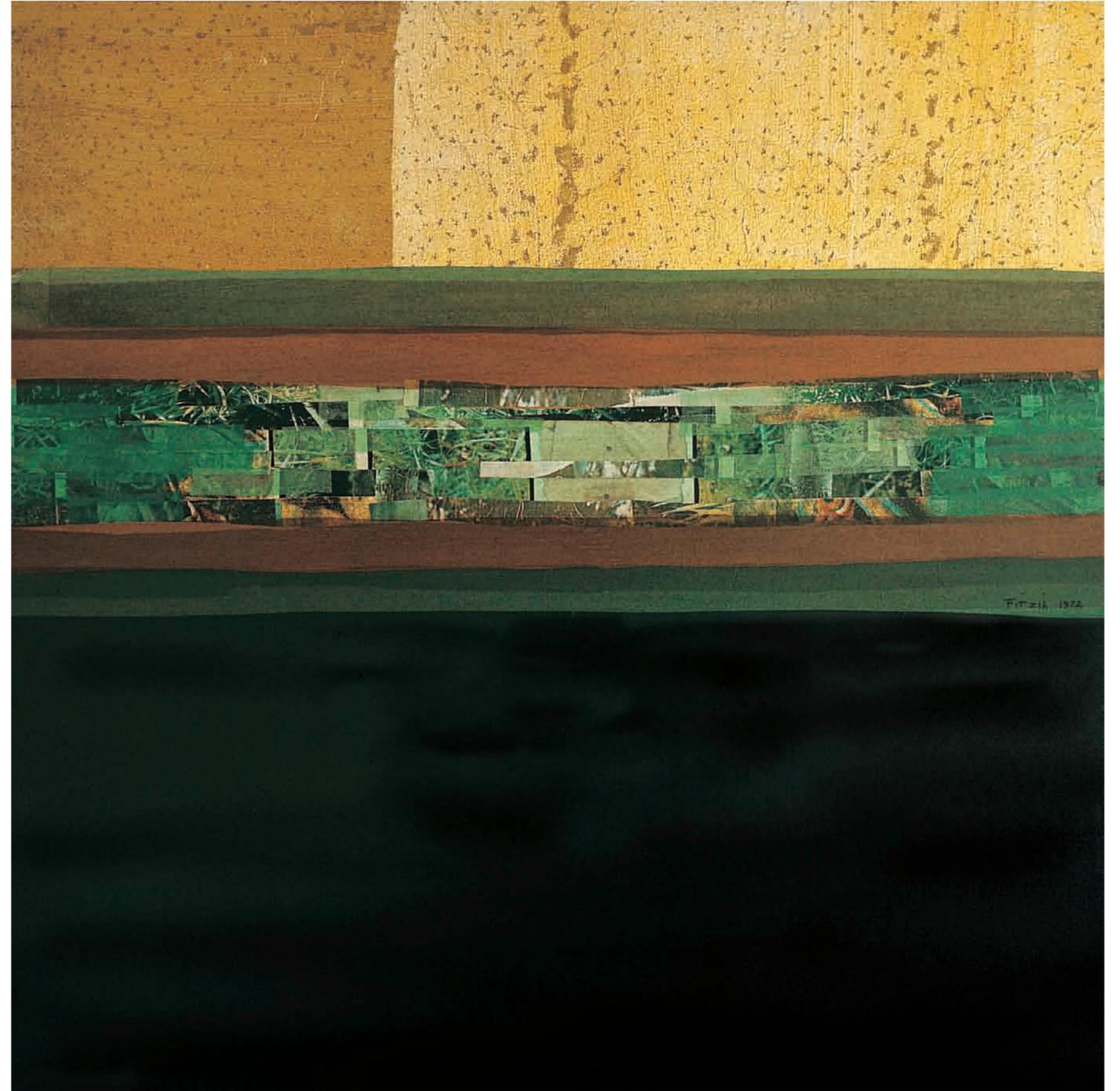
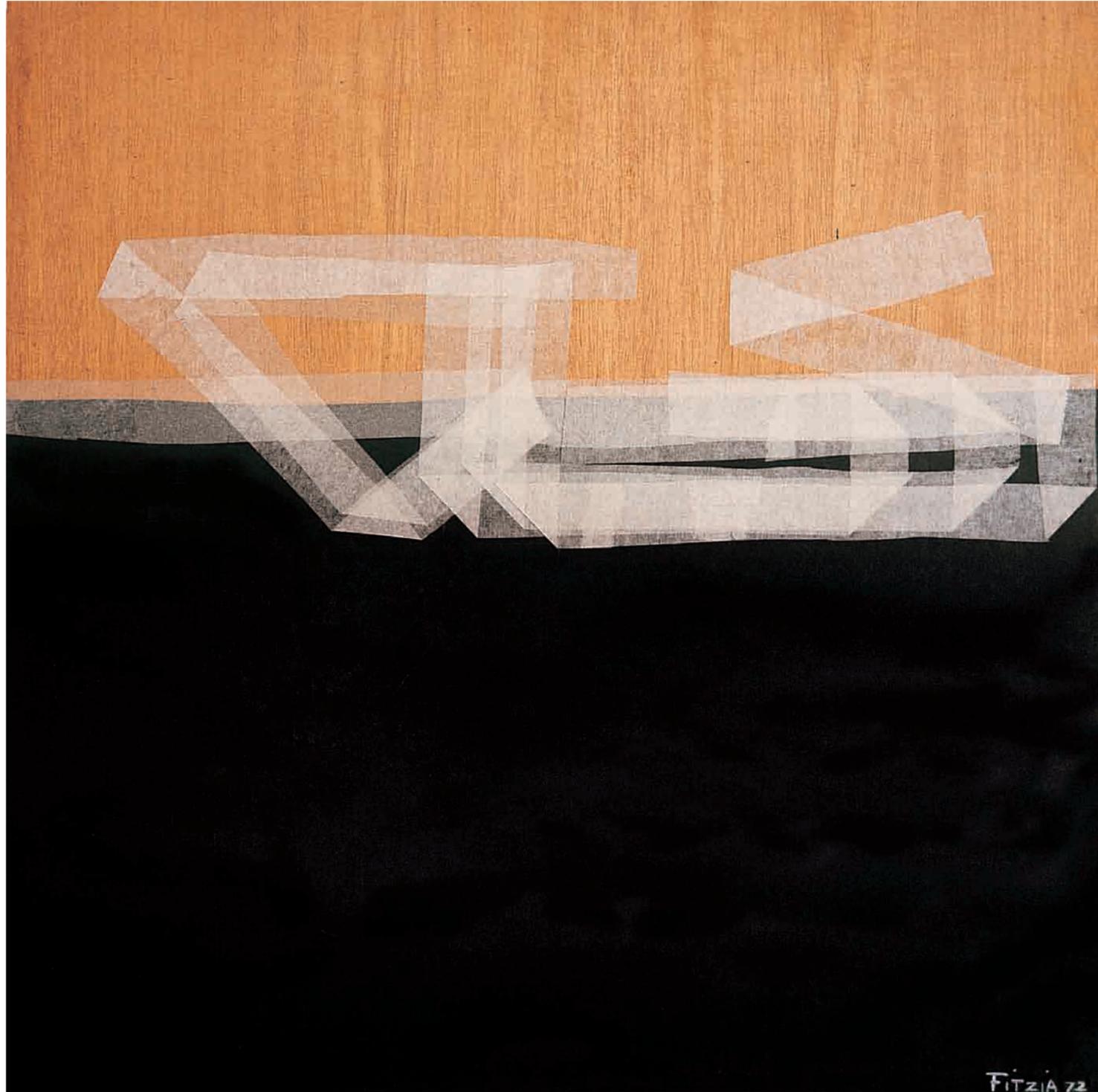


















ENTRE MÉXICO ET PARÍS... 'ME DEUX COEURS'

fitzia
1973 - 1980

même à Paris, une ville obscure

où dans beaucoup de maisons il faut

toujours vivre avec la lumière allumée.

Je ne pose jamais rien devant la fenêtre, **je vais toujours vers la lumière;**

Je suis comme les tournesols et je

suppose que, ceci faisant partie de moi,

se reflète dans mes tableaux.

Je travaillais, je vendais chaque jour davantage de tableaux et je sentis à nouveau que je piétinais.

Je décidais de me rendre à Paris. Grâce à cette immense chance que j'ai eue dans ma vie, des amis me trouvèrent un bel appartement dans le 14^e arrondissement dans lequel le propriétaire me permit d'abattre un mur pour avoir un plus grand atelier, dans cet appartement qui était déjà bien grand... Ceci m'a coûté presque tout mon capital de 6.000 francs que j'avais obtenu de la vente de ma voiture. Il y avait des meubles, les fauteuils étaient en bon état mais sales. Je peignais l'appartement tout en blanc et les fauteuils aussi. Je l'ai appelé Anabase.

A Paris, je n'avais que ma chère tante Lysbeth qui n'était pas ma tante mais un des êtres qui m'a le plus aimée, et un ami, Patrick Storey. Mes trois enfants ainsi que mon ex-mari, Victor, vinrent me rendre visite dans cet appartement.

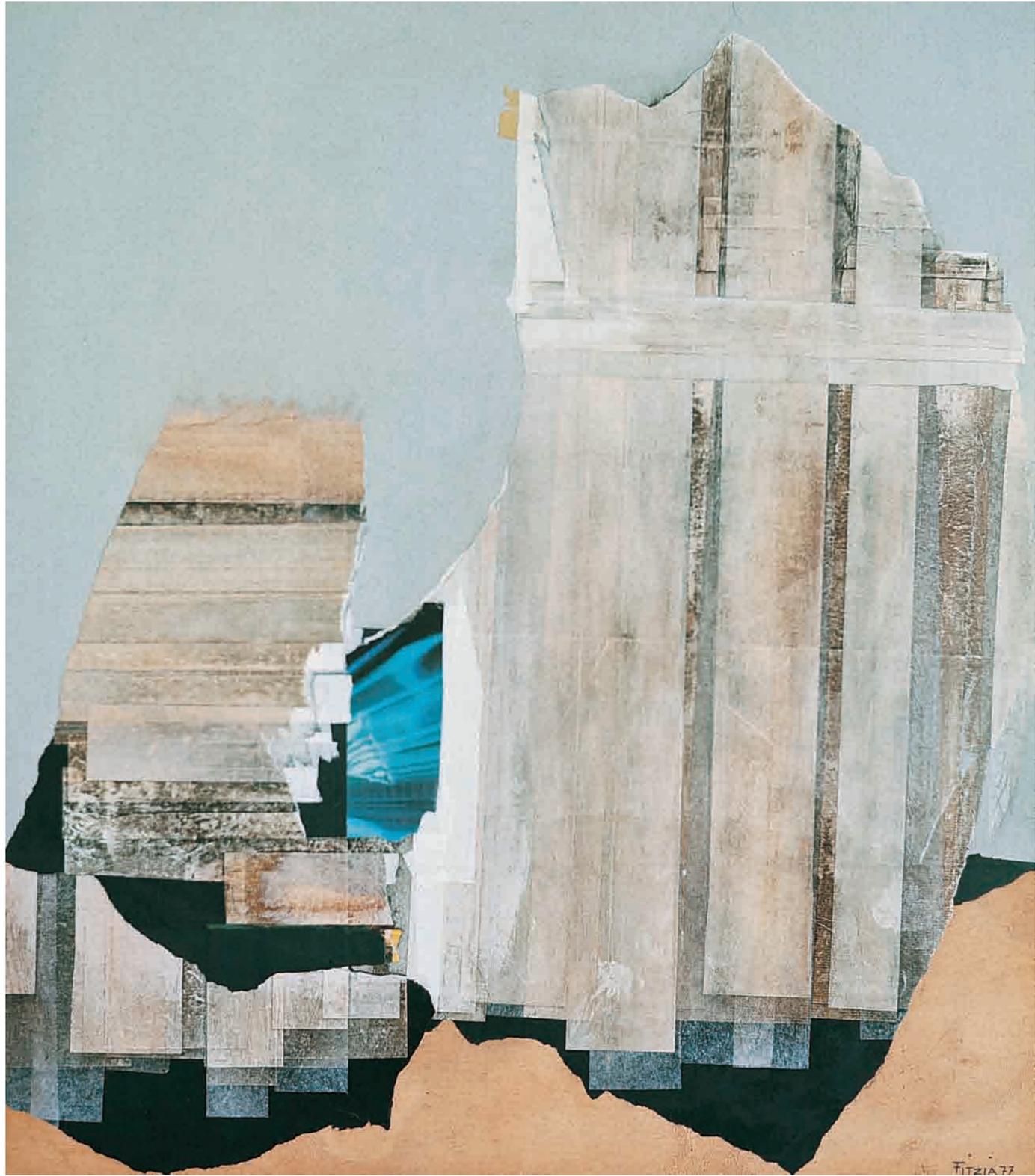
Mon futur second mari, l'ingénieur Alberto Lara Negrete, me parlait toutes les nuits depuis Mexico de 3 heures à 3 heures et demie pour me convaincre de l'épouser. Au bout de huit mois d'insomnie, je m'inclinai.

Dans cet atelier, je ne faisais que du Collage ; je crois que cela a été une de mes meilleures époques. J'ai présenté des expositions à Paris, Rouen, Lyon, Lille, Monaco, Strasbourg, Bilbao et Barcelone.

A la Nouvelle-Orléans, aux Etats-Unis, j'avais connu Yves Berger, l'écrivain et directeur littéraire de la maison d'édition française Grasset : il fut un homme important dans ma vie et soutint mon oeuvre.

Mon grand amour a été et est encore aujourd'hui le Docteur René Dreyfus.









L'artiste française, qui était arrivée à Mexico

en décembre 1951 avec deux chapeaux et une robe de mariée en papier de soie qu'elle utiliserait treize ans plus tard dans ses premiers "collages", associe la noblesse Basque et la légèreté de l'esprit parisien, tombe amoureuse non seulement des mexicains mais de leurs montagnes, de leurs soleils, de leurs bleus, de leurs "magueyes" (cactus), de leurs ciels. Elle se dilue, s'intègre à ce pays qui la reçoit les bras ouverts et donne naissance à trois astres merveilleux: ses enfants.

La vie s'écoule, les couleurs et les ocres des époques de sécheresse s'entrelacent dans les tableaux qu'elle crée, peintures à l'huile dans lesquelles les personnages de coutume indigène déplacent peu à peu les paysages.

Elle revient en Europe où tout lui semble "si petit", elle a la nostalgie des grands espaces des plateaux du Mexique.

En Europe, les gens disent qu'elle a subi l'influence du Mexique et au Mexique, parlent de ses racines européennes. Un cœur peut-il n'avoir qu'une moitié ?

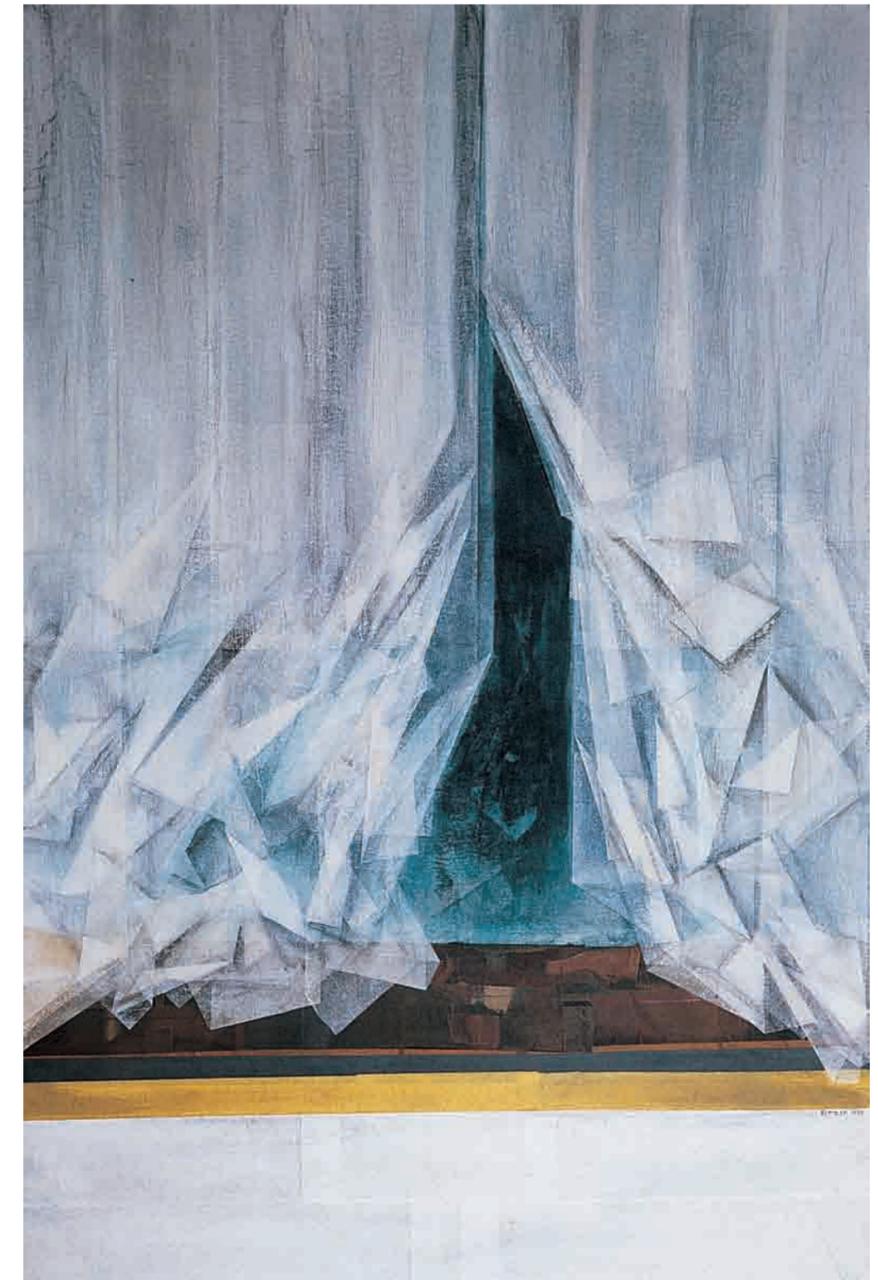
En 1964, Fitzia, en quête d'autres idées car elle sent qu'il lui manque quelque chose dans la peinture à l'huile, un mystère, un dialogue, se consacre pleinement à la technique du "Collage"; elle commence de la manière la plus simple, elle introduit les matières à la peinture et finit par atteindre sa technique actuelle. Elle découvre peu à peu un monde où elle se sent vivre avec autre qui est le papier, son intégrité, ses caprices, sa personnalité, ses surprises imposées quelquefois. De Fitzia, les gens ont dit.

1975 N'est-il pas élogieux - du fait de sa signification - que Rufino Tamayo ait acquis à Paris, une des dernières oeuvres de Fitzia, destinée à être exposée au Musée d'Art International qu'il projette...une admirable oeuvre picturale, faite intégralement en collage. Les formes obtenues par ce procédé se maintiennent à un même niveau mais leur organisation les transforme en éléments dynamiques qui occupent des lieux spécifiques d'action et d'équilibre. J. CRESPO DE LA SERNA. NOVEDADES, MÉXICO, MERCREDI 3 SEPTEMBRE 1975.

1975 Philippe Hurtado affirme que l'oeuvre de Fitzia "est une chose inutile magnifiquement créée, une chose qui est nécessaire parce qu'elle est belle, qui rompt avec le quotidien et la monotonie et transforme la vie en rêve". PHILIPPE HURTADO. "EL NACIONAL", MÉXICO, AOÛT 1975.

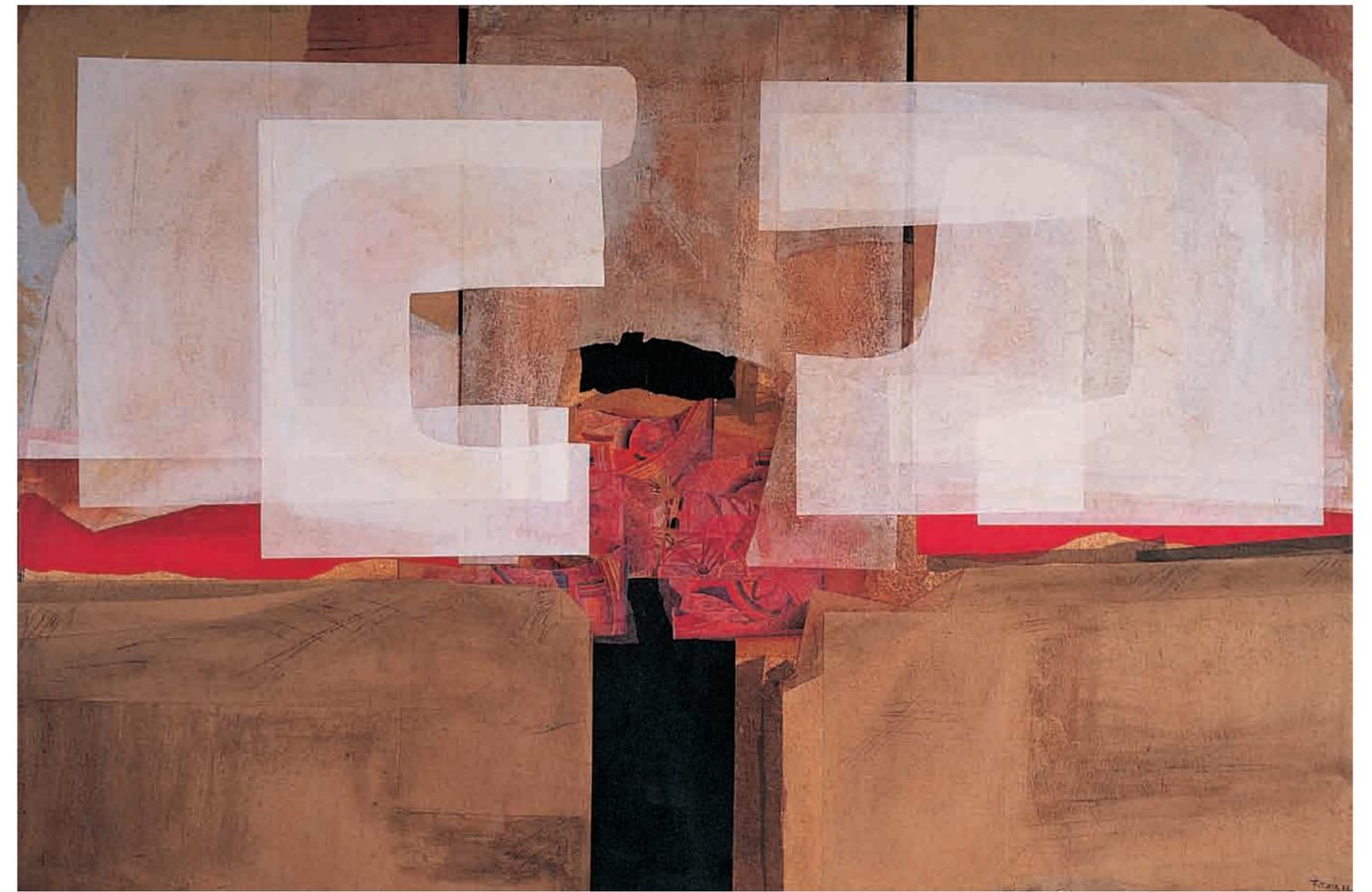
1984. "La peinture de Fitzia peut se résumer en une phrase L'art de dire beaucoup avec très peu d'éléments."

Fitzia construit et dissémine. En estompes, et avec ses matériaux de papier, elle apporte toujours la séduction et l'inspiration de ses pensées.



Dépouillée et froide, catégorique et définitoire, décisive, ainsi est la peinture de Fitzia,

une condition et une technique, un travail palpable puis un fond ou une scène d'où peuvent surgir ou non, des rythmes déterminés d'espace, d'esquisses qui naissent et de réponses à beaucoup d'inconnues que présente le panorama actuel. **ALFONSO DE NEUVILLATE**, Novedades, México, avril 1984







Je pense au spectateur des toiles de Fizia, à ce promeneur attentif des galeries et musées où elle expose et, à son propos, je voudrais sans attendre exprimer un vœu : que devant ce monde prodigieux et déroutant de formes : il ne cherche pas – comme toujours il incline à le faire, pour se rassurer- le réel, la réalité, c'est – à-dire ce qui se laisse désigner. On connaît la vertu du langage : nommer une chose, c'est la reconnaître. Et dès lors, l'appriivoiser. Lui enlever son étrangeté, source d'inquiétude. Or, avec Fizia...

Si l'écrivain que je suis porte à Fizia une profonde admiration, c'est parce qu'elle introduit dans la peinture la polysémie de l'écrit. Ses toiles offrent une possibilité infinie d'interprétations, à ceci près que l'interprétation est impossible. Renonçons donc, une fois pour toutes, à désigner, nommer, reconnaître... Laissons – nous aller à ces formes, qui nous recouvrent, submergent et dont le polyporphisme relève de l'infini. Du vertigineux. Sans doute, emprunte-t-elle au carré, au triangle, au cercle, mais ce ne sont là ni carré, ni triangle, ni cercle- ce sont des éléments qui échappent au langage. Et provoquent l'inquiétude, oui.

Peinture d'un monde en fusion, qui est de l'ordre de l'ébauche, de la naissance, en train de s'accomplir – et jamais ne s'accomplit- où elle perdrait la vie. Fizia, réussit cette gageure de montrer la réalité du monde en plongeant dans les profondeurs de ce qui est sous la réalité du monde-et sans arrêt le pousse, le transforme.

Cette grande prêtresse des papiers collés, auxquels elle voue un culte exclusif, est sans pareille pour les amener à se rencontrer, se couper, se superposer, s'éloigner, déteindre l'un sur l'autre, s'épouser, dans la déchirure...

On connaît, à présent, que les formes, chez Fizia, ne font leur affaire de rien. Le monde, chez elle, inépuisablement, puise aux dessins inattendus et recommencés.

Arrêtez-vous, ne craignez rien. Le monde est une énigme. La vie, un mystère. Quand vous reprendrez votre chemin, vous n'en saurez guère plus mais vous aurez vu, dans un recueillement ébloui, une grande peinture s'accomplir comme une naissance.

YVES BERGER Le Figaro, Paris, marzo de 1980.

MES AILES SE GONFLENT DE FANTASIE... **fitzia**
1980 - 1993

Des personnages nostalgiques qui reviennent du passé se centrent dans mes souvenirs. Dans une optique à la fois tre ancienne et moderne, façonnée dans ma technique du “collage” avec des couleurs vives et joyeuses. J’ai recours à elles car, comme toute artiste, je change souvent de tempérament et de vision créatrice.

Alors, en 1980, je revins à Mexico.

Dans mes aller et retour de Mexico à Paris, je vendis ma maison de La Herradura et j'en fis construire une autre à Huixquilucan, dans l'Etat de Mexico.

C'est là que je me mariais avec l'ingénieur Alberto Lara Negrete en présence de mon fils Daniel qui s'imposa. Nous fîmes la fête au Caballo Bayo".

Alberto avait 10 ans de moins que moi, il était la fantaisie, la joie, la gentillesse en personne. Il me comblait de surprises. Il voulait, lui aussi, m'avoir toujours à ses côtés! Je crois que ce fut le seul problème de mon mariage, mais combien important pour moi. Mes enfants suivirent mon exemple et se marièrent les uns après les autres. Mon premier mari ne voulait pas que mon deuxième mari assiste aux noces ; Alberto me disait que c'était lui mon mari, qu'il s'entendait bien avec mes fils et avec tout le monde. C'est ainsi que je me rendis aux trois mariages avec mes deux maris. En outre, pour une histoire de paperasserie, je restais bigame pendant plus de quatre ans.

Mon mari m'appuyait beaucoup, il aimait recevoir et organiser les réunions d'amis, quelques-uns, très importants, venaient à Huixquilucan, connu pour ses "carnitas" et ses barbecues.

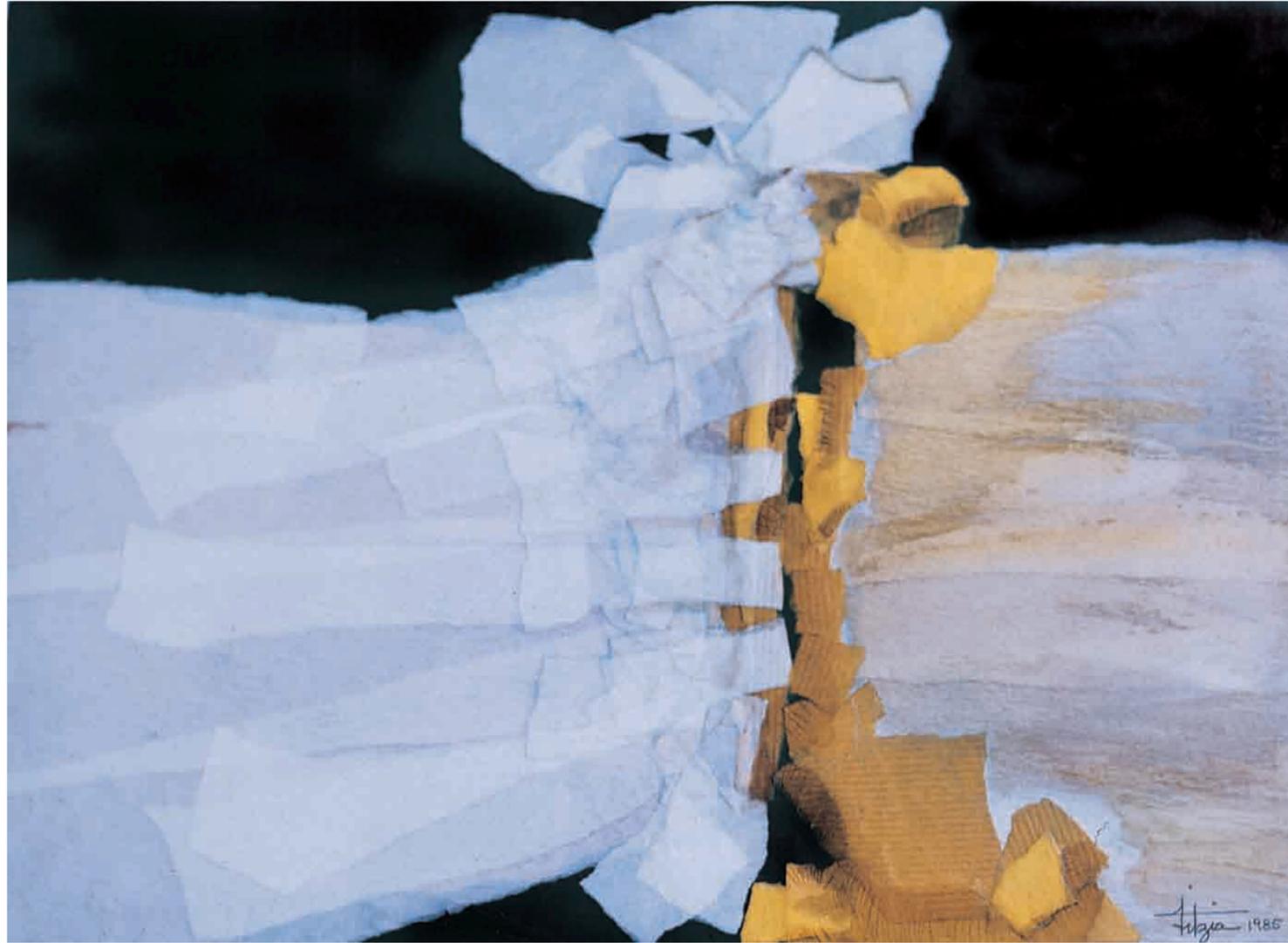
Je travaillais beaucoup et je vendais tout.

Avec Alberto je me rendis à deux de mes expositions à Paris. J'allais voir Philippe, mon deuxième fils, en Angleterre. On me demande de parler de Philippe à qui j'ai fait cadeau de ma collection d'autres artistes, il fut mon compagnon, mon confident, mon ami pendant des années mais je ne peux pas encore parler réellement de lui, il s'est éteint le 20 janvier 1993 (tableau No 2316) mais il m'accompagne partout.

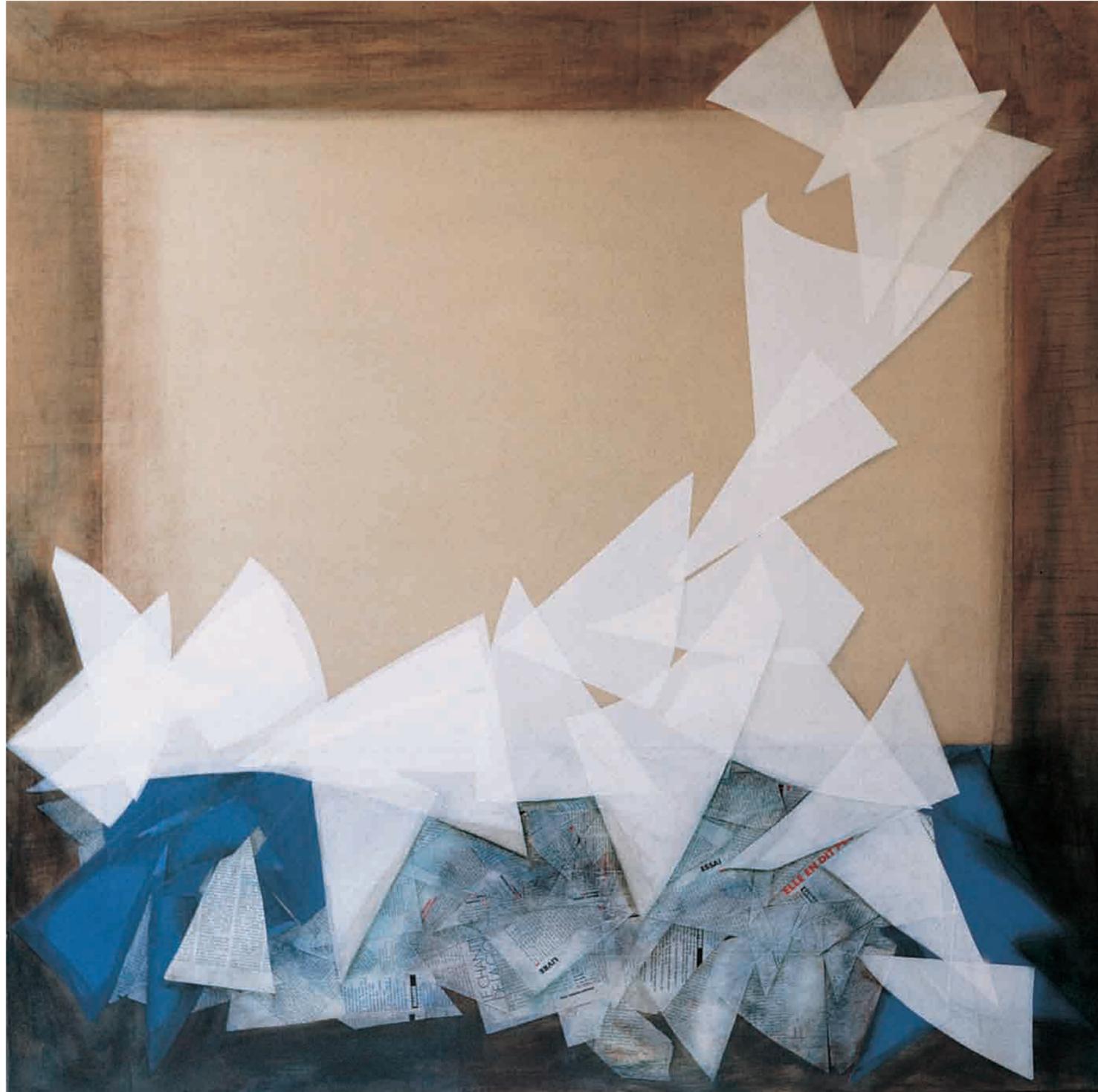
Alberto souffrait lorsque j'allais seule à Paris, il comptait les jours, ne mangeait pas... du chantage.

Je m'envolais à nouveau vers d'autres horizons.











Patrick me demande de raconter d'autres anecdotes de ma vie. La vie est vécue et ensuite, entre amis, elle peut être racontée. Mais, à six heures du matin, avec le chant des oiseaux, le jour qui pointe..., remuer un passé déjà lointain n'est pas évident. Cependant, lorsqu'un fils le demande, qu'elle mère n'est pas capable de faire un effort!

Alors je m'aventure à rappeler des faits qui ont été si nombreux dans ma vie, certainement parce que je n'ai cessé de me déplacer, je fuyais la sécurité qui m'a donné toute ma vie l'impression d'être une entraire. J'avais ce besoin de faire autre pour éviter la menace de la routine et de la somnolence.

Anecdotes relatives à mon travail. Les grands tableaux:

Dans mon atelier de Huixquilucan, les plafonds étaient bas, le maître d'oeuvre m'avait expliqué que les construire plus haut me coûterait beaucoup plus. Je commençais à peine à vendre mes oeuvres, ce devait être vers la fin des années 60. Lourdes Chumacero, qui deviendra une amie très chère, commença à s'intéresser à mon oeuvre et quelques collectionneurs, entre autres, l'ingénieur Angel Borja, commencèrent à en acheter. J'ai ensuite fait une jolie maquette de la première maison que je voulais faire construire, maquette que, très vite, je trouvais aplatie (?). Les maîtres maçons de Huixquilucan n'avaient jamais utilisé un mètre pour construire ni séparé les fenêtres de manière adéquate.

J'allais et venais du District Fédéral à Huixquilucan en 12 minutes. Les gens disaient que j'étais la plus rapide dans ma Renault verte "Kalinka".

Je commentais à Lourdes que j'avais besoin d'acheter du ciment, des poutres, etc. et elle me vendait des tableaux au fur et à mesure que "Xochipil", l'atelier, grandissait.

Maintenant, venons-en au thème: c'est là que je commençais quelques-uns de mes plus grands tableaux (Nos 1281, 1282, 1287, 1291, 1329, 1395). Un d'entre eux se trouvait dans la galerie Misrachi où j'étais entrée en 1979. Quatre personnes voulurent l'acheter; certains le montèrent par l'extérieur jusqu'au 11e étage pour le faire entrer par la fenêtre, en vain. Les mêmes problèmes se posèrent avec les autres tableaux.

Le premier tableau fut à nouveau pendu à l'entrée de la galerie, un beau jour, un architecte inconnu entra et dit "je vais chez moi, vous me donnez les mesures de ce tableau et s'il entre, vous me l'envoyez". Oui, il put effectivement entrer et l'architecte l'emmena.

A Paris, une avocate qui avait de magnifiques bureaux dans le 16e arrondissement, m'acheta deux tableaux blancs. L'un d'eux ne pouvait entrer mais Patrick, mon fils, qui se trouvait là, usa de toute son habileté et je ne sais si le tableau rétrécit, mais il put entrer dans le bureau. **FITZIA.**







Fitzia utilise des éléments obsessionnants dans sa manière particulière d'exprimer aussi bien les voix silencieuses de la signification que la position individualiste qui l'a caractérisée dans ses oeuvres mixtes ou dans ses "collages" (héritage des cubistes), la plupart surgis spontanément. Dans ses tableaux, on croit visualiser des fragments anatomiques de grande sensualité et une apparente organisation de la matière et du chaos où l'abstraction se livre et, grâce à cela, distinguer ce qui est simplement "illusion" avec les scintillements de la magie de laquelle irradient des manières d'être ou de tenter d'être subtiles et universelles ou versatiles. L'"être", avec des échaffaudages et des structures, ou encore mieux dit, l'insolite et la "manifestation" de l'éloquence de l'intimité ainsi que l'inattendu, concrétise la pièce, de manière cachée, et l'universalise par des leçons de synthèse déterminées et d'unités pour la conformation et la confrontation de tout, les moyens, les signes sémiotiques et la diversité générique des artistes de premier ordre. Parmi eux, ceux qui, au moyen de signes et d'emblèmes, ont pu protester et déclarer leur véritable condition d'être étrangers à la liberté, le meilleur fut Joan Miró, mais il y eut aussi Willi Baumeister, Angel Ferrant, Benjamin Palencia, Modest Cuixart, Joan Tharrats, Poan Ponc, Antonio Saura, Manolo Millares, Antoni Tapiés et bien d'autres.

L'ART: Présences millénaires de la nouvelle oeuvre de Fitzia

Par exemple, les abstraits organiques de France ou des Etats Uni obéissaient davantage à l'avant-garde de l'expérimentation qu'à l'expression vraie de cette essence humaine qui est ce qui flatte et reflète la colère et les troubles, l'angoisse métaphysique et le caractère orgiaque de cette même expressivité du déséquilibre du chaos et des crises de tous les peintres qui les bafouent en images saturées de leur propre ego et des copies métaphoriques et de qualité ou de condition de formalité et de légèreté complémentaire des valeurs, considérées comme des hypothèses mais qui sont des allégories, ou des "ectoplasmes"; il en résulte un perfectionnisme technique, la domination de l'espace, un coloris exceptionnellement sensuel et, en outre, une espèce d'atmosphère humide "épidermique" qui la couvre peu à peu et enveloppe le tout avec les voiles de la délicatesse, aussi bien de la matière seule que de la soif d'expression agressive, irrépressible, stylisante et romantique.

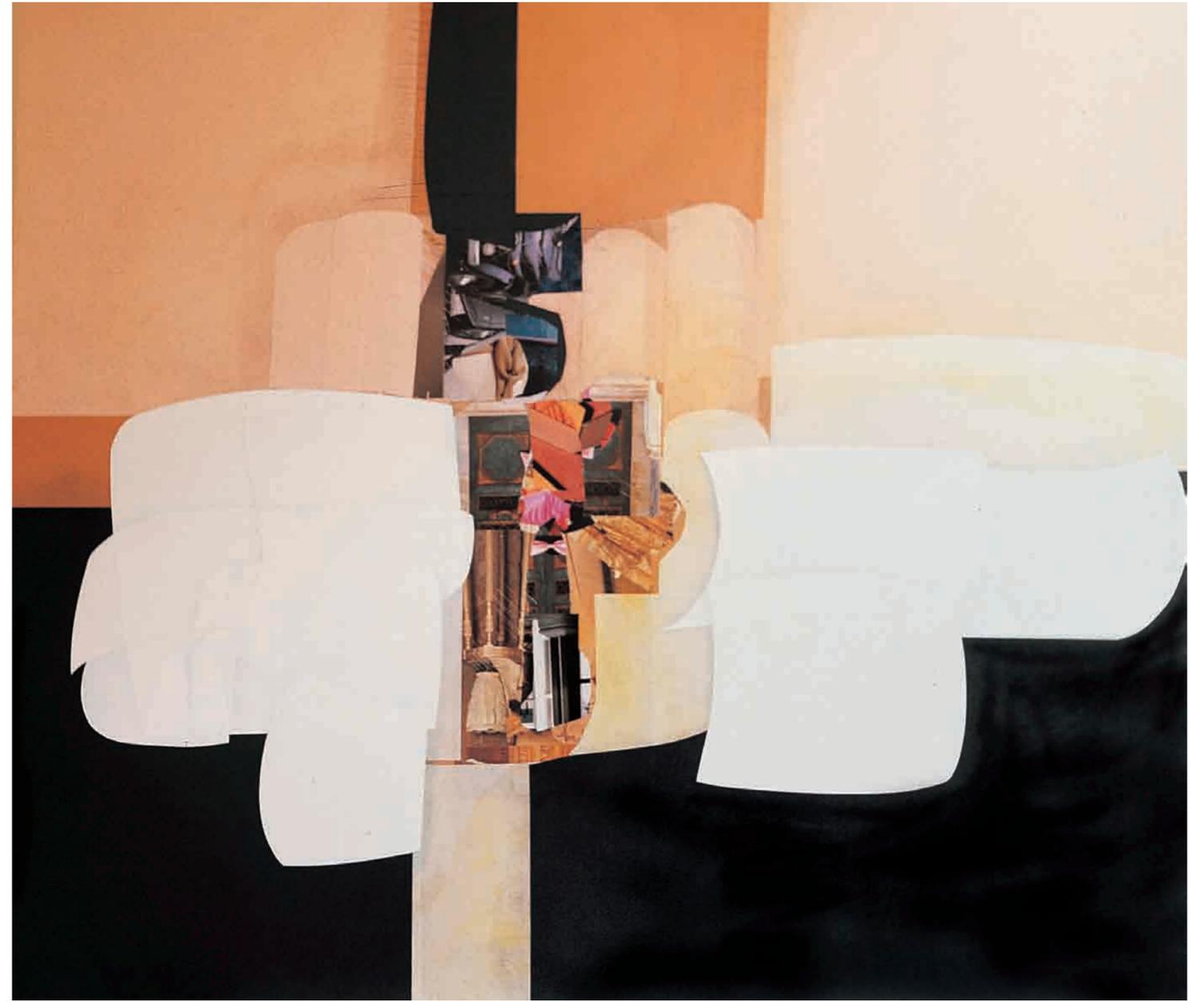
Voilà l'oeuvre de Fitzia qui est naturellement en harmonie avec son image: belle, soignée, sûre d'elle et de son travail, en quelque sorte, un délicat verre de cristal avec des luminosités étranges, des jungles mélancoliques et des sources de baroque, de labyrinthes tortueux dans lesquels se conjuguent la sévérité timide et les opacités des "chromatismes".

C'est pour ce motif que Fitzia, bien qu'elle erre dans la tendance qui constitue maintenant de l'histoire passée, le prétérit de l'art, intéresse toujours et partage



avec les spectateurs rites lumineux, sa transposition fougueuse de revitalisation, vespérale, dans chaque présence et en chacune de ses alternatives, de cause, d'effet et de dramatisation cohérente. Fitzia possède un style, une hiérarchie et le désir manifeste que ses oeuvres soient dans le monde de l'abstraction, le miroir de récipients ludiques, lucides, lyriques, luminescentes, resplandissantes et honnêtes manifestations de ce qui, outre les incertitudes, est la condition pour explorer les continents.







Le pays du papier L'aventure artistique de Fitzia est d'un rare intérêt, car elle nous invite à un univers d'originalité déconcertante. Source à la fois de la peinture et du "Collage" - mais le "Collage" ne relève pas ici du dilettantisme - elle nous fait. Parcourir un "paysage" énigmatique, allégé de toute référence anthropocentrique. Chez Fitzia, il est vain de chercher matière à spéculation, sa vision n'a rien de dissuasif, elle relève de la méditation.

Une fois assemblés, ces papiers précieux, cirés à chaud et passés à la brosse électrique, sont porteurs d'une quiétude sauvage et nous font divaguer dans des étendues indescriptibles, envahies de formes indécises, mais cette indécision n'est pas fortuite. Nous sentons l'harmonie sous l'apparence chaotique, dans le silence minéral, un monde inachevé nous livre son opalescence ; les transparences du quartz conjurent l'opacité du sable, les mélanges d'ocres et de rouges, les reflets de gemmes lisses ou encore les ouvertures obscures de demeures erratiques, les dispersions surgies de cataclysme immémoriaux, coulées, figées dans la densité du temps. Le regard interroge mais ne reçoit pas de réponse, se glisse vers une clarté où sur des rivages heureux se décèlent par instants une brève plénitude.

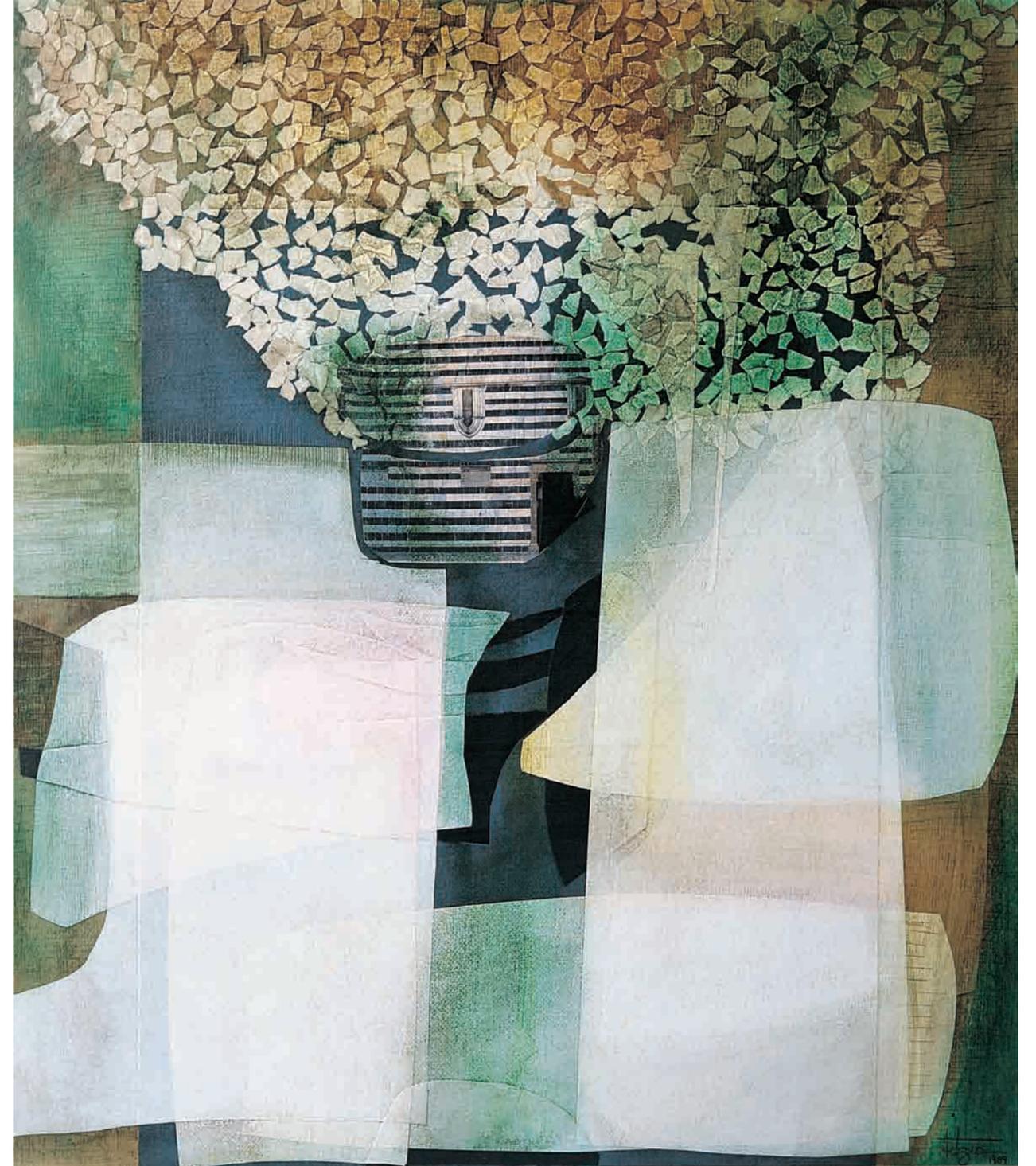
Le mystère deviendrait tant soit peu familier s'il ne s'agissait de l'obsession de déchiffrer l'inaccessible.

Pour Yves Berger, "Fitzia réussit le pari de dévoiler la réalité, en s'immergeant dans les profondeurs de ce qui est sous la réalité du monde, ce qu'elle favorise sans cesse et sans cesse transforme..."

Mais il faut peut-être également se plonger dans nos propres profondeurs pour retrouver intacte une image authentique du monde ? Le territoire de Fitzia serait alors cet espace ouvert, cette fracture illuminée dans la couche désertée des métaphores multiples. D'une richesse incontestable, l'oeuvre de Fitzia a été présentée dans d'innombrables expositions au Mexique, en Belgique, en Espagne, aux Etats-Unis, et en France en 1981, l'Université Nationale Autonome de Mexico lui a consacré une importante publication.

Nous vous recommandons amplement de la découvrir.

Revue d'Art "L'Affiche", No 116-117, juin-septembre 1987









Il est toujours exaltant pour un passionné de l'art contemporain de découvrir l'oeuvre d'une artiste hors du commun. Vous pourrez la découvrir à la "Galerie du Vieux Moulin" où Fitzia, qui a assisté à l'inauguration, expose en ce moment. Cette femme, grande et blonde, est née à La Baule, en France, mais habite le Mexique. Sa peinture est un trompe l'oeil, car, malgré la confusion possible, en réalité il s'agit de collage. En effet, toutes ces belles oeuvres qui enchantent l'esprit et nous conduisent à nous poser des questions sont faites de papiers de France, de Chine, du Japon et d'autres provenances, collées sur un support en bois. Son matériel d'artiste, papier, colle, ciseaux,... est aussi et surtout un génie de la création éblouissante. "Le collage" est autre chose que la peinture à l'huile. C'est une longue discussion entre l'artiste et ses intentions. Il y a au début une volonté de réalisation, d'organisation de la surface, mais le hasard y est également pour beaucoup. Ce hasard, dont Arp a dit "celui qui se laisse mener par le hasard pourra tisser une toile vivante". Tout est merveilleusement vif dans les quarante "collages", quelques-uns de grande taille, que nous avons l'occasion de découvrir.

“Fitzia, une artiste de grand talent à découvrir...”

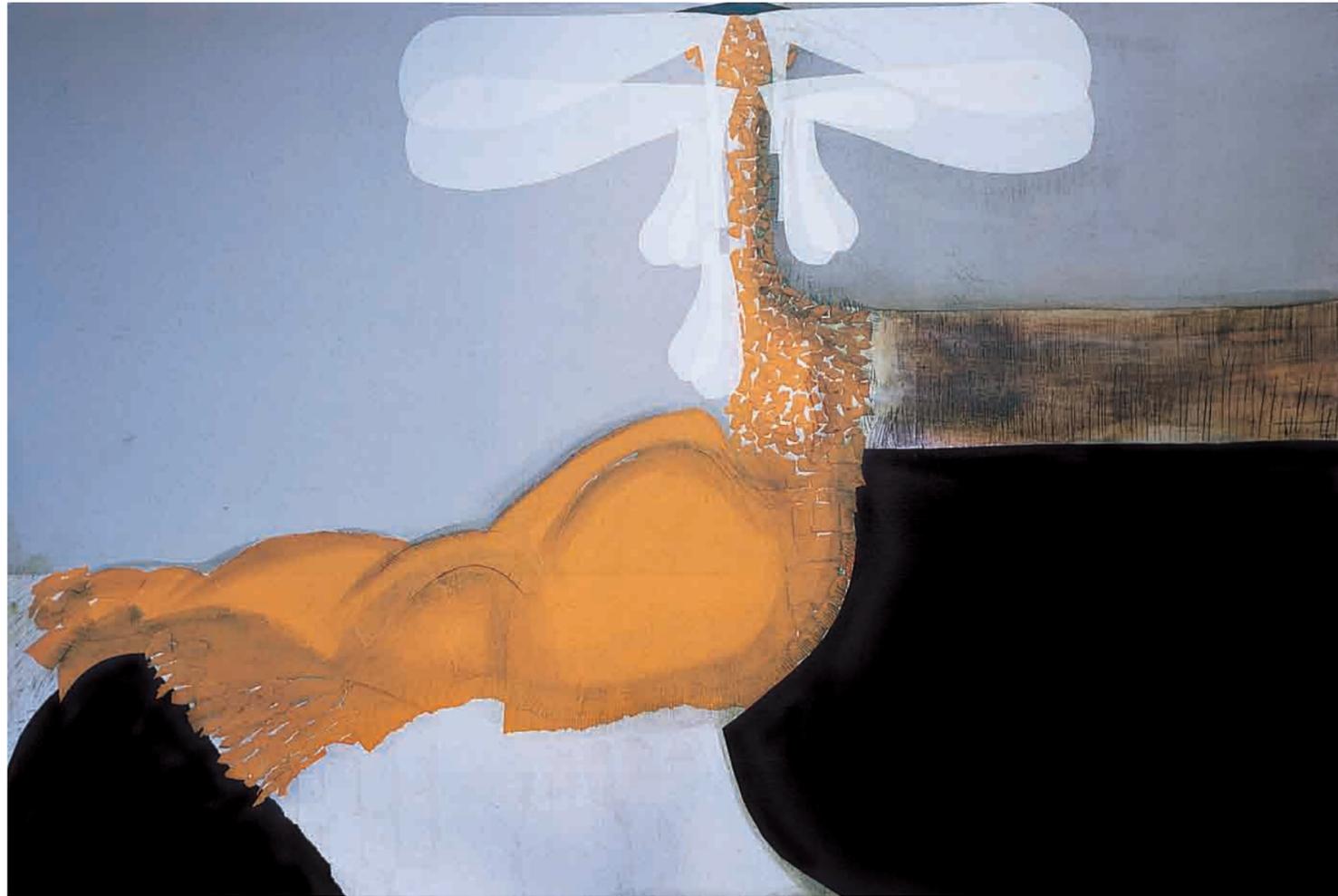
Ce n'est pas de l'art abstrait mais il s'en rapproche. En nous laissant envelopper par ces compositions, toujours originales, nous avons la liberté de laisser l'imagination vagabonder et de découvrir des formes et des objets qui appartiennent à notre monde mais également à des mondes antérieurs ou futurs.

Il est intéressant d'examiner de près la création de ces tableaux sur lesquels le papier est utilisé avec une habileté diabolique. On y découvre des épaisseurs, de la transparence, des subtilités qui exigent une grande maestria dans cette forme d'art. Quand les tableaux sont terminés, Fitzia les recouvre à chaud d'une cape de cire, ce qui les protège de la poussière et leur donne un aspect satiné.

Fitzia expose à Mexico, à Tokyo, à New-York, à Bogota et également, bien sûr, en France. "La Ville de Paris", par l'intermédiaire du Département "Des Affaires Culturelles", lui a acheté deux oeuvres, une en 1979, l'autre en 1986. Plusieurs de ses oeuvres se trouvent dans de nombreux musées du monde.

Allez à leur découverte.







SAVOIR BIEN AIMER... **fitzia**
1993 - 2002

Si je devais définir Fizia en quelques phrases je dirais d'abord que c'est une artiste qui transmet un immense plaisir de vivre,
qu'elle est esthétiquement ambitieuse
et qu'elle n'a pas peur de se remettre en question.

ZOE HATZFELD
Revue Mexicaine de la Culture Plastique
Nueva Epoca, numéro 54
Mexico, 9 février 1997

Aujourd'hui, je suis "installée" à Paris, où j'ai acheté un appartement et un atelier, en Bourgogne, où j'ai des ateliers magnifiques dans une maison de campagne et à Mexico. Je travaille dans les deux pays, si distincts qu'ils m'apportent un équilibre.

Je suis amoureuse depuis toujours de Mexico, de ses gens, de ses ciels et de ses plages, mais Paris, la France, c'est une partie de mon passé, cependant, ne pouvant me décider, je continue à voler d'un nid à l'autre et de faire des tableaux dans des luminosités très différentes.

Je sens qu'avec les années, peu à peu, ma vie change de structure et de concept et mes tableaux expriment une plus grande unité.

Dès mon enfance, j'ai eu la chance de savoir que je voulais être peintre, Je suis peintre et j'ai toujours vécu de mon travail, en dehors des années où j'ai été mariée. Je ne sais si cela provient de mon allergie au mariage, mais au cours de ma vie, on a demandé ma main 18 fois, la première fois, en Andalousie, alors que j'avais 13 ans. Mon père s'est fâché énormément. C'était la "Feria" et maman nous avait fait-faire des robes de Sévillanes et elle a loué une calèche, un jeune homme m'a vu là, je ne lui ai jamais parlé.

Aujourd'hui j'entre dans une autre étape de la vie qu'on appelle la vieillesse ; je veux la réussir, faire chaque jour des tableaux, révélant davantage d'amour et de vie, aimer mes enfants comme ils veulent être aimés.

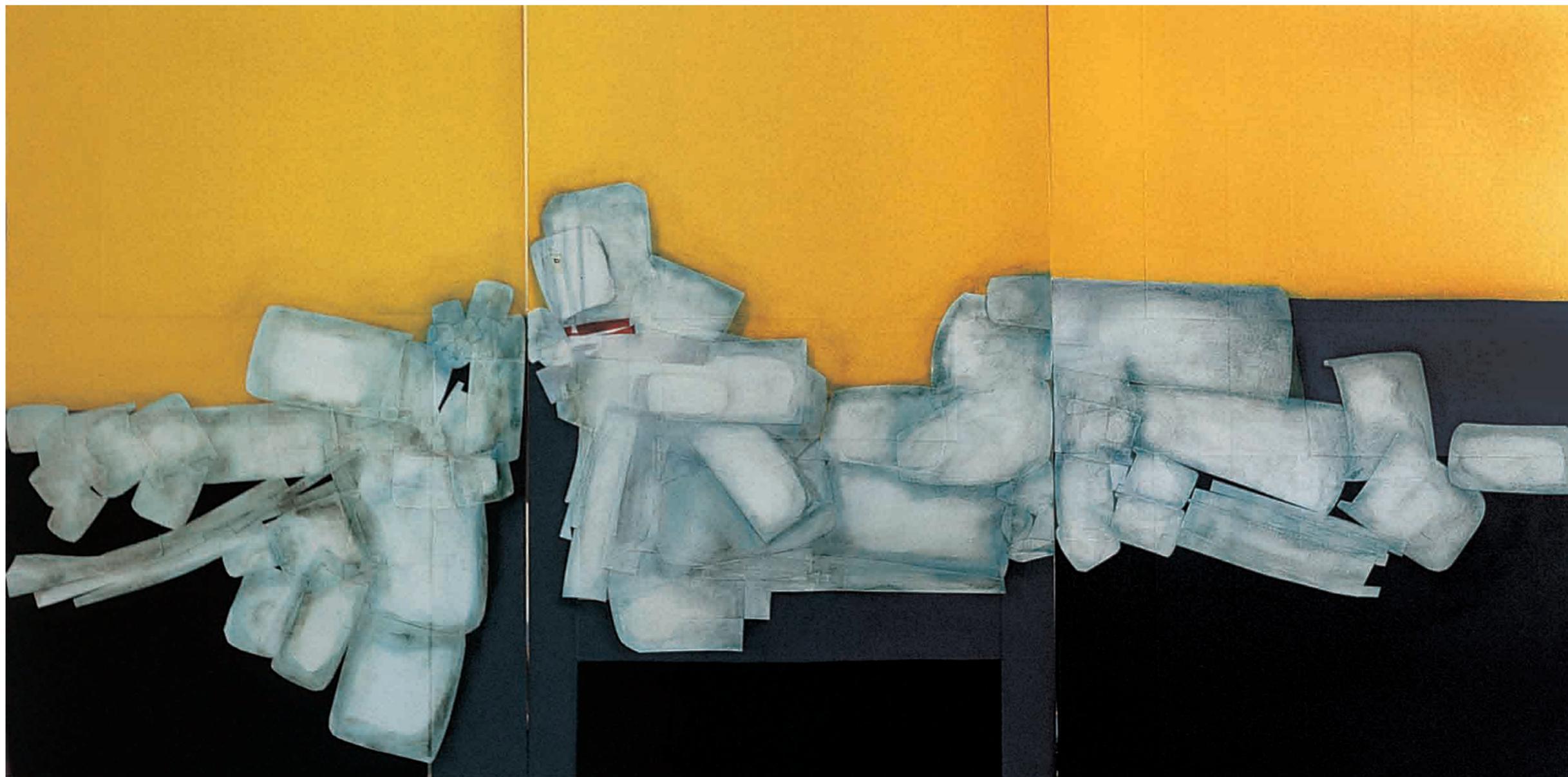
J'ai toujours pensé que bien aimer est très difficile. Chaque jour, j'ai essayé d'être plus accessible, plus tolérante et d'une bonne humeur constante.





Il y a une
rupture du papier
qui est unique
et ne se répète jamais.
Cette relation avec
une matière vive
est beaucoup
plus stimulante,
absorbante,
c'est un autre monde,
il me semble que je
suis avec une autre
personne parce
que le papier a
sa personnalité.

FITZIA

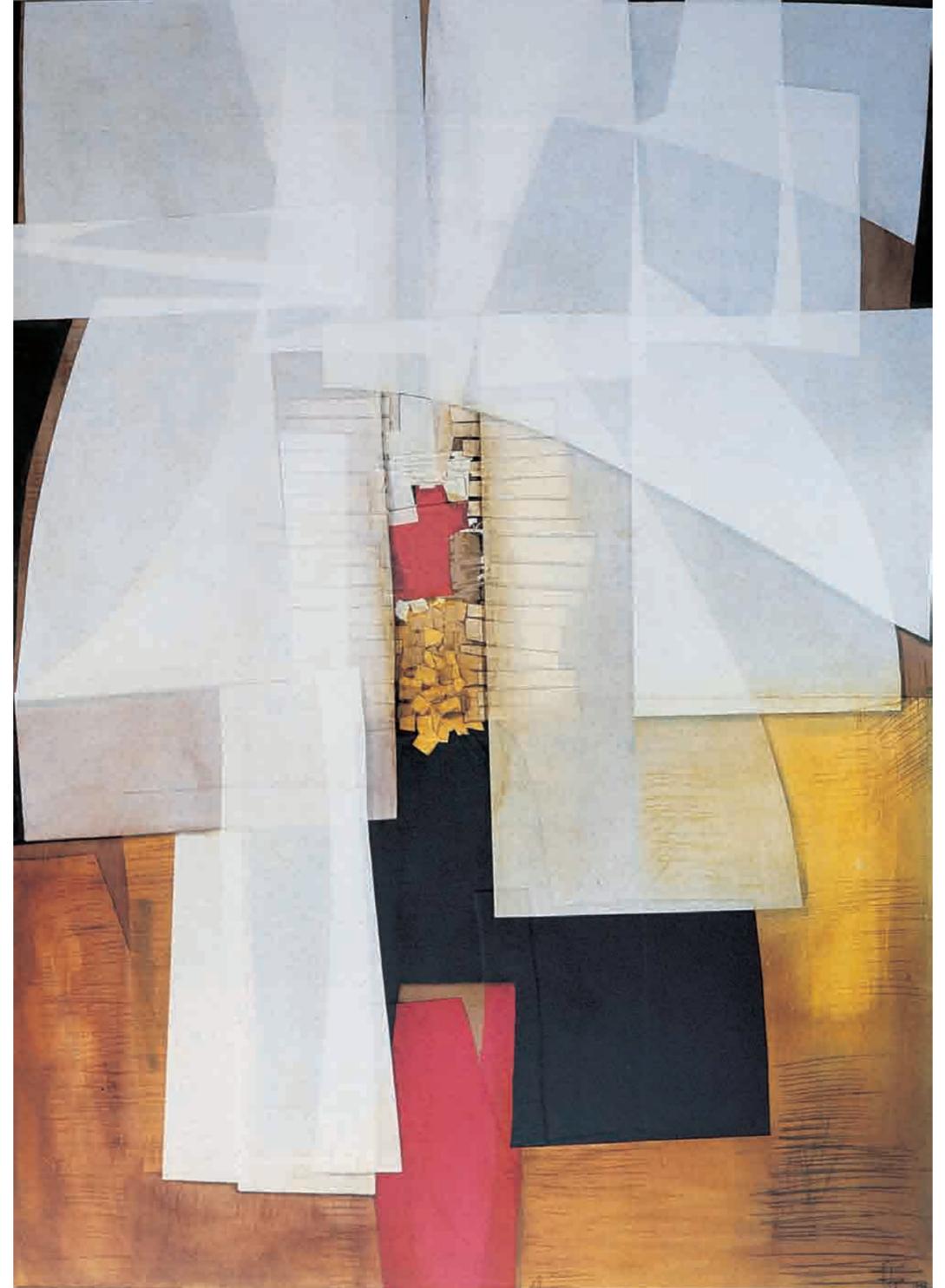




Ces tonalités ont une relation avec mon état d'âme; maintenant que je suis très contente, je me suis lancée dans les jaunes, mais sans aucun doute, cette manière d'agir a un lien avec ce que j'ai toujours dit : "Notre peinture est notre névrose" et je suppose qu'actuellement, mon être produit



quelque chose de bon en moi puisque j'ai envie de couleurs Claires. je me sens attirée par le jaune qui est une couleur avec laquelle je travaille peu. FITZIA





Chacun voit quelque chose qui n'est pas ni que je vois



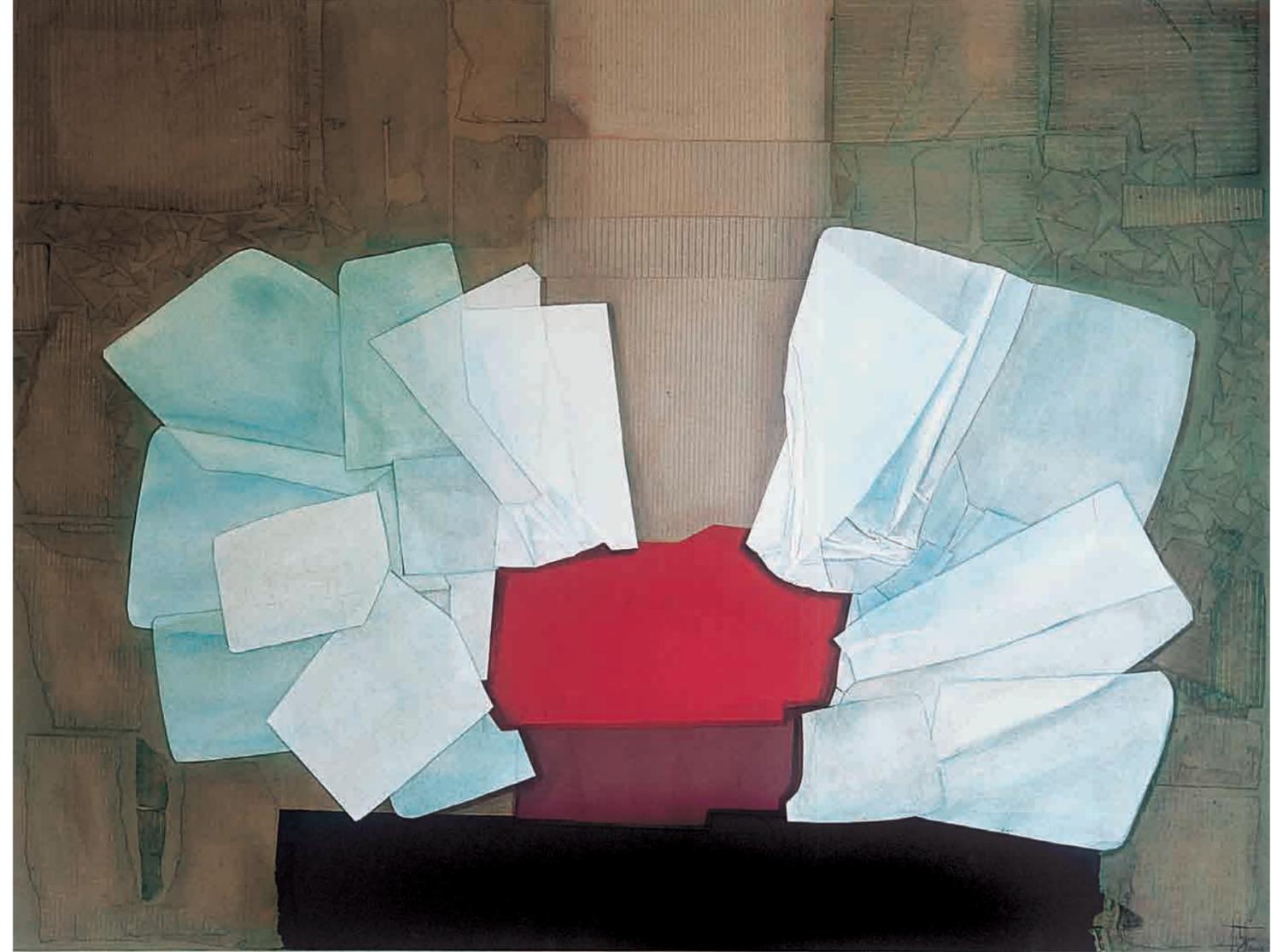
164

que les autres voient,
je pense
réminiscences
de choses,
distinctes de sorte que
les uns croient avoir
vu des choses
et les autres pensent en
avoir vu d'autres.

FITZIA



165



Les papiers ont tendance à mal se porter.



Je passe un rouleau pour les aplanir et quelquefois ils se déplacent
de l'endroit où je veux qu'ils restent,
c'est une querelle vivante que je perds presque toujours.

Mais cette relation dans laquelle la constante est le choc, me paraît plus intéressante, et m'inspire, c'est un peu comme traiter avec des êtres humains **FITZIA**











Le “collage” est plus résistant que la peinture à l’huile. Travailler avec le **papier** implique un nouveau défi. Il **se prête à jouer**, à dialoguer et maintes fois la technique me donne ce que je veux réellement exprimer au travers de mes tableaux. **FITZIA**



178



179



Le “collage” a été la technique la plus révolutionnaire du XXe siècle, mais curieusement, il en est peu question car beaucoup moins d’artistes s’y sont consacrés comme moi pendant si longtemps, je travaille depuis 33 ans avec la même technique. Presque tous les artistes contemporains l’ont travaillé mais pendant une période limitée ou sporadiquement, ce qui explique que peu de textes ont été écrits et peu d’informations sont disponibles à ce sujet. C’est une technique absolument pérenne, elle ne se modifie pas, par exemple, mes oeuvres sont totalement protégées par une cape de cire chaude. Le premier “collage” que j’ai exposé au Musée d’Art Moderne de New-York, en 1964, est en parfait état. **FITZIA**





Le Collage m'a séduit parce que le papier est une matière vivante, il s'apparente à un rival: si je veux le plier, il ne se laisse pas faire; si je le colle, il se décolle; si j'applique de la cire, il se tache. De nombreuses fois je me bats, d'autres fois je lui parle, mais je sens toujours que sa volonté s'impose à la mienne. FITZIA



Fitzia a une façon extraordinaire de faire ses tableaux. Ses vives couleurs se marient bien, tel un gigantesque puzzle d'une seule pièce ; elles nous entourent et nous envahissent avec allégresse. Ainsi, nous apprenons à la connaître à travers ses tableaux. Ce qui me paraît extraordinaire, c'est que ses oeuvres nous font voyager. Tout le monde a un point de vue différent sur son art mais aucun n'est faux. Lorsqu'elle se trouve dans son atelier, Fitzia se laisse mener et crée les merveilles qui, aux yeux de chacun, ne sont que le commencement d'une nouvelle aventure. Elle a une passion si grande pour son travail qu'elle nous incite, nous aussi, à créer quelque chose. Lorsque nous voyons ses oeuvres, nous essayons de déchiffrer le message qu'elle nous transmet comme s'il y avait un secret ou un sujet caché à découvrir. De mon point de vue, c'est ce qui rend son oeuvre intrigante et intéressante. C'est pour toutes ces raisons que je suis si fière de ma grand'mère que j'aime tant. ZOÉ HURTADO.



